

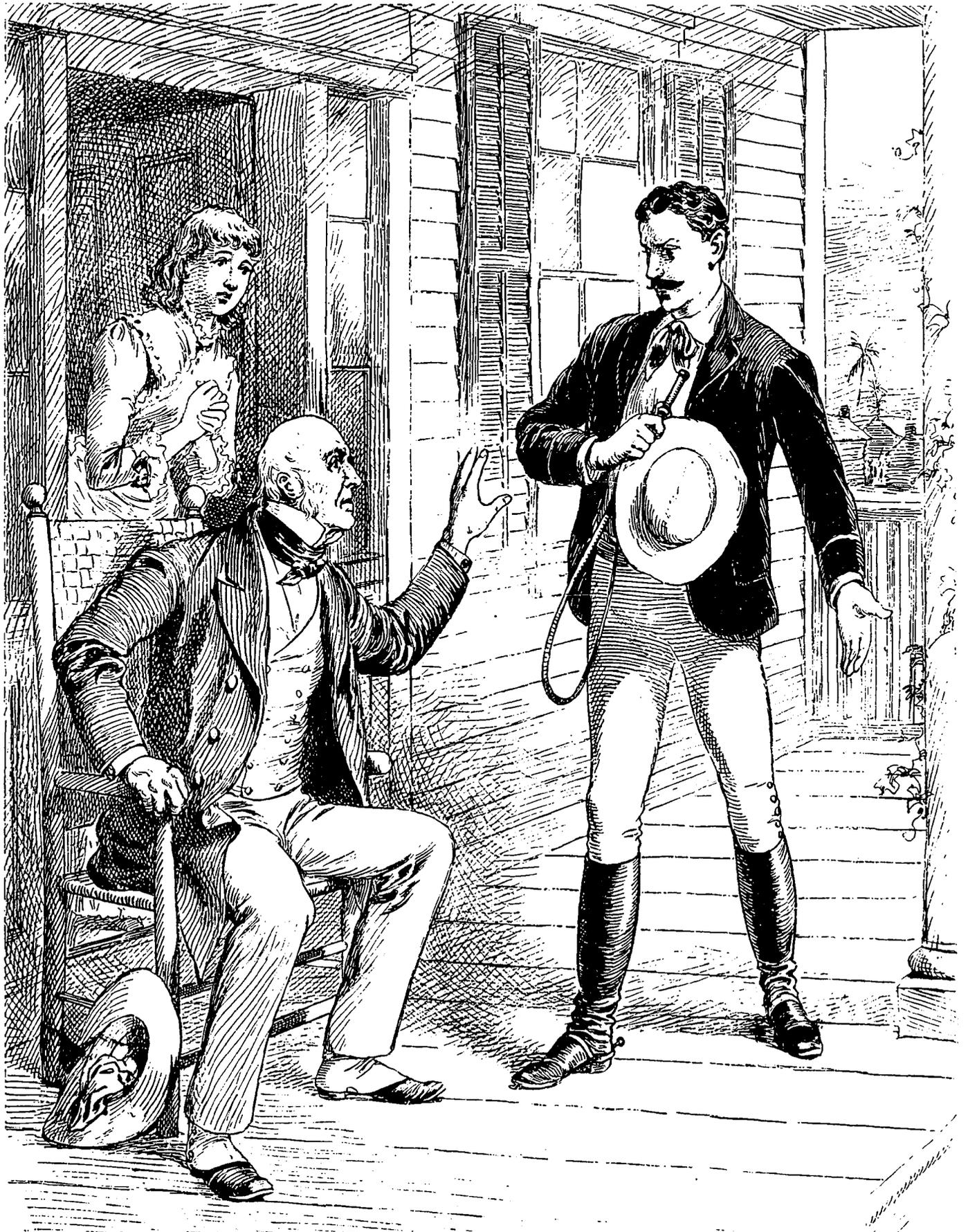
# Le Samedi

VOL. I.—NO. 37.

MONTREAL, 22 FEVRIER 1890

LE NUMERO, 5 CTS  
PAR ANNEE. \$2.50

POINTS DE VUE DIFFERENTS.



PRÉTENDANT.—Mais, je ne puis pas vivre sans Lucie !

LE PÈRE.—Je le sais bien. Avec vos habitudes extravagantes et votre petit revenu, vous ne pouvez pas vivre sans ce qu'elle pourrait vous rapporter.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 22 FÉVRIER 1890.

## CHASSE-SPLEEN

A chair de loup, dent de chien.

Argent changé.  
Argent mangé.

Pluie en février  
Vaut du fumier.

Qui veut garder son ami,  
N'aît nulle affaire avec lui.

Qui achète ce qu'il ne peut,  
Vend après ce qu'il ne veut.

Février est de tous les mois  
Le plus court et le moins courtois.

Bonne femme, bon ami, bon melon,  
Il n'en est pas à foison.

On ne saurait manier le beurre, qu'on ne s'en  
graisse les doigts.

Presque tous ceux qui ont été papillons dans  
leur jeunesse passent à l'état de chenilles en  
vieillesse.

Ne poussez jamais la politesse envers un cré-  
ancier jusqu'à battre ses vêtements pendant qu'il  
les a sur le dos.

Il n'y a pas de milieu. Quand un homme dit  
qu'il ne peut pas sortir de sa boue, il s'y enfonce  
davantage.

Celui qui peut transposer un morceau de mu-  
sique à première vue peut se vanter de posséder  
la clef des chants.

Ces propriétaires de cirque ont tous les talents!  
Forepaugh est mort avant Barnum rien que pour  
dire qu'il était arrivé avant lui.

Mieux vaut être bon que grand ; vous trouve-  
rez moins de concurrents. La profession de grand  
homme est encombrée pour le moment.

Nous espérons que le président du comité des  
chemins va prendre des mesures pour qu'on n'en-  
tende plus dans les salons que des voix carossa-  
bles.

Ce que c'est que l'esprit de routine ; malgré  
l'invention de la poudre et du fusil à répétition,  
l'amour continue à se servir de flèches. Il est  
vrai que ça fait moins de bruit.

La différence entre un homme et les verres  
qu'il vide, c'est que l'homme ne peut que les ver-  
ser ; tandis que les verres peuvent le renverser.

Voilà un homme rangé. Quand un confesseur  
lui annonça l'autre jour qu'il était à la veille de  
rendre l'âme, il a demandé un reçu.

## IL Y A DU POUR ET DU CONTRE

Charles.—Tu es en amour avec la sœur de ton  
inséparable ?

Alfred.—Pourquoi pas ?

Charles.—Tu as encore des illusions à perdre.  
Une jeune fille n'épousera jamais l'ami de son  
frère ou le frère de son amie. Elle en sait trop  
long sur son compte.

## UNE EXCUSE COMME UNE AUTRE

Elle, (prenant des airs de jalousie).—Tu ne  
m'embrasses plus. Pourquoi cela ?

Le mari.—J'ai peur que tu me soupçonnes.  
Vois tu, tu rajeunis de semaine en semaine.

## UNE DROLE D'HABITUDE

Nouvelle serrante, (à sa maîtresse).—Madame,  
je ne pourrai pas rester ici. Monsieur m'appelle  
toujours : " sa chère."

La maîtresse.—Ne faites pas attention ; c'est  
une habitude. Moi-même, il m'appelle comme  
cela des fois.

## MENAGE HEUREUX

Une amie.—Faites-vous bon ménage, au moins ?

Femme énergique.—Je voudrais bien voir mon  
mari essayer de ne pas être heureux avec moi !

## UN REMEDE RECOMMANDE

Maîtresse de pension.—Comme vous êtes chan-  
gé aujourd'hui ! Voulez-vous que j'envoie cher-  
cher le médecin ?

Le pensionnaire.—Oui, faites-le demander.  
Peut-être qu'il me prêtera une couple de piastres.

## PAS EXIGENT

Tramp.—Pouvez-vous me procurer de l'ou-  
vrage ?

Cultivateur.—Pas de ce temps-ci ; nous avons  
si peu à faire !

Tramp.—M'en faut si peu ! Moi, l'ouvrage, je  
fais durer cela dix fois plus qu'un autre.

## COUTUMES NATIONALES

Alfred.—Il paraît que ta demande n'a pas  
réussi hier soir. On dit que le père d'Emma t'a  
congédié à la russe.

Edouard.—Oui, à la *Must go vite*.

## DIFFERENTS POINTS DE VUE

Sur la rue Notre-Dame :

Marie-Louise, (admirant une vitrine de cha-  
peaux).—Qu'ils sont donc jolis ?

Alphonsine, (qui a été distraite par la rencon-  
tre de quelques étudiants).—Crois-tu, hein ! Sur-  
tout celui qui a une petite moustache blonde.

## CHACUN SA PART

Jeune femme de ménage.—Ce n'est pas juste.  
Tu me regardes faire la cuisine et tu ne m'aides  
jamais.

Le mari.—C'est pourtant moi qui ai le plus  
dûr de la besogne !

La femme.—Toi ? Allons donc !

Le mari.—Tu crois que c'est facile de manger  
de tes plats !

## SERVEZ-VOUS

Mendiant de mauvaise apparence.—Je suis  
bien misérable, mo' sieur. Pouvez-vous faire quel-  
que chose pour m'assister ?

Homme d'affaires.—Oui, je puis faire quelque  
chose pour vous ; mais ça ira plus vite, si vous  
voulez vous servir vous-même. Prenez la porte,  
par exemple.

## UNE BELLE OCCASION MANQUEE

Julie.—Oui ! Une belle amie, toi ! Le Dr X...  
se marie avec Elise. Il y a trois jours que tu con-  
nais ce grand secret et tu ne m'en parles pas !

Allice.—Un secret ! Bonté divine, si j'avais su  
que c'était un secret, je te l'aurais bien dit !

## BIEN CONSERVE

Dans un restaurant.

Un jeune étudiant se donne des airs et tran-  
che les questions avec trop d'aplomb.

Un vieux monsieur veut lui donner une leçon  
et s'approche de lui :

—Doucement, mon ami. Moi aussi j'étais un  
âne à votre âge.

L'étudiant, (sans hésiter).—Cristi ! que vous  
vous êtes bien conservé !

## UNE AMÉLIORATION

Madame X..., (à sa mère).—Je t'assure que  
mon mari est bien amélioré.

La mère.—Tu appelles cela amélioré ! Il faut  
tous les soirs le porter à quatre dans son lit.

Madame X...—Mais auparavant, il ne pou-  
vait jamais se rendre jusqu'à la maison.

## APOLOGIE COMPLETE

Le train d'Ottawa est en retard. Pour comble  
de malheur, la voie est tout à coup obstruée par  
un déraillement. Un monsieur nerveux ne peut  
s'empêcher de faire entendre un formidable juron  
anglais.

Un voyageur qui est en face avec sa dame se  
fâche à son tour :

—Comment, monsieur, lui dit-il en français,  
vous osez jurer devant ma femme ?

Et l'anglais de répondre avec beaucoup de  
déférence : Oh ! mille pardons. C'était moi pas  
savoir que madame voulait jurer la première.

## UNE BONNE PRÉCAUTION

Jeune femme.—Tu ne sors pas ce soir ?

Le mari.—Oui, ma chère, mes livres sont en  
arrière ; il faut que je reste au bureau très tard  
dans la nuit.

La jeune femme, (qui a ses doutes).—  
Dans ce cas, rentre donc chez Dufresne & Mon-  
genais avant qu'ils ne ferment, et achète-moi deux  
harengs et un fromage raffiné que tu me rappor-  
teras ce soir.

Le mari.—C'est bien, ma chère, sans faute.

La jeune femme, (à elle-même).—A présent,  
mon bon, avec cela dans tes poches, tu ne peux  
pas aller bien loin.

## LES RESSOURCES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Mme T... n'est pas heureuse en ménage.

Elle est, en effet, accouplée à un butor qui,  
chaque soir, rend chez lui plus ou moins gris,  
et la bat jusqu'à plus soif.

Heureusement que notre pocharde vient d'être  
atteint d'une fluxion de poitrine qui met ses  
jours en danger.

Hier, un ami demandait à Mme T... des  
nouvelles de son mari.

Et la victime en soupirant :

—Il ne me bat plus que d'une aile !

## CAUSERIE

Nous vivons dans le siècle du papier. Plus encore : nous vivons dans le mois du papier... à valentins.

Février est le mois le plus court, et pourtant les facteurs doivent le trouver bien long !

Au mois de janvier, la jeune fille épie le moment de la malle, elle attend avec anxiété l'arrivée du facteur. Comme elle l'aime, quand il lui présente une gentille petite boîte ou une immense enveloppe ! Elle n'hésiterait pas à lui sauter au cou.

Mais quand février fait son apparition, oh ! alors, c'est une autre paire de manches ? Elle le redoute, et s'il vient frapper à sa porte :

—Maman, dit-elle, allez donc ouvrir, je crois que c'est le facteur.

Où est donc son empressement du mois dernier ? D'où lui vient donc cette antipathie subite ? Eh ! mais vous oubliez les valentins ! Elle...

\* \*

Les valentins trouvent le moyen de se glisser partout ; personne n'échappe à leur poursuite. Ainsi, voyez le profond politique, plongé dans ses réflexions. Tout à coup il entend retentir la sonnette. Bientôt après une servante se présente devant lui. "Une lettre pour Monsieur." Puis elle se retire. Resté seul, il s'empresse de briser le cachet. Ses yeux brillent de curiosité. "Pour sûr, se dit-il, c'est une lettre du Premier ministre." Un sourire se dessine sur ses lèvres en retirant un papier jaunâtre, preuve d'importance. Mais aussitôt ce sourire s'efface, ses narines se gonflent, son front se plisse, ses lèvres s'agitent convulsivement : il a reçu un valentin. Quelle désillusion subite !

\* \*

Voyez maintenant ce brave avocat, assis au milieu de livres, paperasses, dossiers, codes, etc... au-dessus desquels sa tête seule émerge. On lui apporte une lettre. "Bonne affaire, se dit-il, ce doit être une cause dont on veut me charger." Tout joyeux, il ouvre l'enveloppe. Mais voilà que tous les symptômes de la colère se lisent sur sa figure. En effet, elle ne tarde pas à éclater : il a reçu un valentin. S'il connaissait celui qui a osé... ! Mais que voulez-vous, les valentins sont très discrets.

\* \*

C'est très amusant, les valentins... pour celui qui les envoie. Mais convenez que pour ceux qui les reçoivent, le charme est bien minime.

Prenons un dernier exemple. Un étudiant avertit un de ses confrères qu'il attend une lettre de sa... vous comprenez ?

Ce confrère en question est un rusé, et il profite de la confiance. Le jour attenda depuis si longtemps par notre Démosthène II arrive enfin. Revenant de ses cours du matin, il aperçoit une jolie petite lettre sur son bureau. Il se précipite, il la saisit avec joie, il ne prend pas le temps de regarder l'écriture de l'adresse. Enfin ! il la tient, cette lettre, il n'a pas été déçu dans son attente. Mais quoi ? qu'y a-t-il donc ? Pourquoi cette fureur qu'il manifeste ?... C'est un valentin qu'il a reçu... mais il ne sait pas que c'est le fruit de son indiscretion.

\* \*

Je mets les valentins de côté, et j'en reviens à ce que je disais en commençant : Nous vivons dans le siècle du papier. Nous avons vu de gigantesques cheminées, des montres très petites,

des édifices imposants, des roues de locomotive... en papier.

Nous aarons en papier des pavages, des voitures, et qui sait ?... peut-être même des chevaux. Il fera bon se promener en papier à travers la ville, car il ne faut pas jurer de rien, on ne sait pas encore jusqu'où peut aller la science.

Par exemple, il peut bien se faire que les médecins utilisent le papier pour leurs remèdes. Vous verrez alors sur les prescriptions, à la suite de l'énumération médicale : "Avec deux onces de papier, à prendre toutes les heures."

Les marchands aussi sauront bien en tirer profit, et je ne serais pas du tout étonné qu'il ne se vendit plus, dans quelques années, que des mouchoirs en papier.

\* \*

A propos de mouchoirs, j'ai été témoin, tout dernièrement, d'une scène des plus comiques.

Nous étions partis, quelques amis et moi, pour aller en soirée. Avant d'entrer, voilà que Louis se retourne vers son frère Arthur, et lui dit d'un air consterné :

—Je crois que le diable s'en mêle, j'ai oublié mon mouchoir.

—Sois tranquille, lui répond l'autre en riant, j'ai le mien, et je prévierai tes désirs.

Nous entrons, et bientôt après la veillée commence. La conversation allait son train depuis quelque temps, lorsque Arthur s'approche de Paul, et lui murmure à l'oreille :

—Veux-tu que je te mouche ?

Tête de Paul !

Peu après, nous passons fumer. Tout à coup Arthur s'élançait vers Paul, et lui dit encore, mais cette fois très haut :

—Veux-tu que je te mouche ?

Tableau !!

CARTOUCHE.

Montréal, 18 février, 1890.

## MOTS D'ENFANTS

Lolotte a cinq ans, — elle va en pension depuis six mois.

Sa maman lui dit que, pendant le carême, on doit s'imposer des privations.

—Oh ! bon, alors ! dit Lolotte, pendant le carême, moi, ze me priverais bien d'aller à la pension !

La mère, (terminant la lecture d'un conte).— Puis ils se marièrent et furent toujours heureux.

Tommié, (qui a souvent vu des scènes domestiques).—Ta, ta, ta ! Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

La mère. — Qu'est-ce que tu as à pleurer, Joseph ?

Joseph. — Les parents de Willie Thomas ont déménagé de cette rue-ci. (Bou ! bou !)

La mère. — Ne fais donc pas le fou. Il y en a bien d'autres petits garçons !

Joseph. — Oui, mais c'est le seul que je pouvais battre.

Le père, (qui vient de faire la morale à son fils.) — Si tu savais comme c'est laid de se battre ! Tu as donc oublié ce que l'Evangile dit ?

Auguste, (qui vient de donner la volée au plus grand de sa classe). — Je ne sais pas ; je suis rendu seulement à la bataille de David avec Goliath.

Le père, (qui vient d'infliger une correction corporelle). — Maintenant, le sais-tu pourquoi je t'ai battu ?

Tommié. — Oui, c'est parce que tu es plus fort que moi.

## LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Le meilleur chemin de fer pour un tour de nocce : "The Union Pacific."

\* \*

Qu'est-ce que le piano ? Instrument dont les jeunes filles ne jouent plus, dès qu'elles savent en jouer.

\* \*

Un sot demandait à une dame à quoi elle songeait quand elle ne pensait à rien : "Monsieur, répondit-elle je pense à votre mérite."

\* \*

M. de N... ayant visité, dans un de ses voyages, plusieurs départements, Napoléon lui demanda à son retour ce qu'on disait de lui : "Sire, répondit M. de N..., les uns disent que vous êtes un dieu, les autres que vous êtes un diable, mais chacun convient que vous êtes plus qu'un homme."

\* \*

Examen sur les arts :

—Qu'est-ce que la musique ?

—La musique, répond avec aplomb le jeune étudiant, est un art d'agrément... Or, comme nous ne sommes pas ici pour nous amuser, passons, s'il vous plaît, à un autre sujet !..

\* \*

Professeur, (à un écolier de 10 ans.)—Qui vous a fait ?

L'écolier.—Je ne sais pas.

Le professeur.—Vous ne savez pas ! vous ! A dix ans, vous ne pouvez pas me répondre sur cette question ! Mais le petit Willie, qui n'a que trois ans, pourra me le dire. Voyons, qui t'a fait Willie ?

Willie, (l'enfant exemplaire).—Dieu.

L'écolier.—Oh ! bien, il devrait le savoir, il n'y a que trois ans qu'il est né, et moi, il y en a dix ; j'ai eu le temps de l'oublier.

\* \*

Victor Hugo se faisait raser par un barbier loquace comme il est assés ordinaire aux gens de sa profession, et qui parlait à tort et à travers sur la fin du monde.

—Les bêtes mourront le premier jour, disait-il, et les hommes le troisième.

—Tiens, interrompit le poète avec une comique inquiétude, qui donc me raserà le second jour ?

\* \*

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : "Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop longues pour un homme ; mais convenez aussi que vous les avez trop courtes pour un âne."

\* \*

On citait M. L... comme un chercheur d'idées.

Malheureusement, dit un plaisant, ses pensées ressemblent à des caravanes : elles font vingt lieues dans le désert avant de trouver une bonne source.

\* \*

Une femme, fût-elle bête à manger du foin, a toujours une fois dans sa vie, quelque lueur d'intelligence.

Un viveur émérite, M. D..., ayant à monter une seie à Mme C... n'a rien trouvé de mieux que de lui envoyer une botte de foin.

Celle-ci, fort irritée d'abord, en prend bientôt son parti.

Elle écrit le mot suivant à l'auteur de cette épigramme d'écurie :

"Mon cher ami,

"J'ai reçu le foin, j'attends le cheval."

## LE MERCREDI DES CENDRES



EST-CE VRAI QU'IL EN COUTE TANT QUE ÇA ?

## UNE BONNE PRECAUTION

Malade à force de boire, un aimable buveur reçoit la visite d'un ami :

— Voyons, lui dit celui-ci, les médecins t'ont permis un verre d'absinthe par jour et tu en bois cinq ; ce n'est pas raisonnable.

— Pardon, pardon ! j'ai consulté cinq médecins et chacun d'eux m'en a permis un verre. J'observe rigoureusement leurs prescriptions.

## APOLOGUE ORIENTAL

Nandiskar était borgne et législateur ; il avait assemblé les vieillards de sa nation, pour leur faire jurer, au nom de la république, de ne jamais rien changer à ses lois. Vantéou lui seul s'y opposait ; mais Nandiskar se défendit si adroitement

qu'il aigrit tous les esprits contre Nantéou. Celui-ci, désespérant de ramener ses compatriotes par des discours, s'approcha de Nandiskar et lui dit : " Tu veux que tes lois soient strictement observées, le peuple y consent ; et moi je demande à être puni suivant les lois " En proférant ces dernières paroles, d'un coup de point il lui creva l'œil qui lui restait.

Nandiskar avait fait une loi conçue en ces termes : *Quiconque crevera un œil, qu'il en perde un.*

" Tu vois par là, reprit Nantéou, combien ta loi est défectueuse, puisqu'il ne m'en coûte qu'un œil pour te priver de la vue."

Nandiskar lui répondit : " Loin de t'en vouloir je te dois de la reconnaissance : en me privant des yeux du corps, tu m'as ouvert les yeux de l'esprit. Et vous, sages vieillards, ne rougissez point d'avouer, avec moi, que nous avons eu tort."

## UNE DIFFERENCE

Un pauvre cultivateur de St. X... rendait visite à Mme V..., sa propriétaire.

— Bonjour, madame, lui dit-il en entrant.

— Bonjour, Nicolas, j'ai appris avec peine la mort de votre femme.

— Ah ! ne m'en parlez pas, madame ; et puis il m'est arrivé un autre grand malheur.

— Quoi donc ?

— J'ai perdu ma pauvre vache, c'est fait que j'suis ruiné au complet.

— Allons, il ne faut pas vous désespérer, Nicolas, vous comptez beaucoup d'amis dans le village, ils vous viendront sans doute en aide.

— C'est exact, madame, c'est que vous dites là ; et m'samis m'aiment tant, que tous m'ont déjà offert une aut' femme.

— Vraiment ?

— Oui ; mais il n'y en a pas un qui m'ait offert une aut' vache.

## RÉGIME ÉPUI SANT



Le médecin, (appelé par un nouveau client.)  
— Quelle est votre profession ?

L'étranger, (pompeusement), — Je suis gentleman.

Le médecin. — Essayez autre chose ; ce régime-là vous épuise.

## LA PASSION DES EXPERIENCES



Freddy. — Maman, crois-tu que Boulé pourrait sauver une petite fi' e, si el' e tombait à l'eau ?

La mère. — Je n'ai pas le moindre doute qu'il la sauverait.

Freddy. — Sette donc Lucie pour voir !



## LA BELLE JEUNESSE !



(3 heures du matin)

## LA RÉCAPITULATION DES PLAISIRS DU CARNAVAL

## LE DUELLISTE .. DÉLICAT

## LE COUP DE LA CASQUETTE

Etant invité à dîner en ville, vous vous y rendez sans méfiance. Après le dessert, au moment où vous vous imaginez qu'on va chanter des gaudrioles, et que votre voisine déjà un peu lancée va vous permettre d'être un brin polisson, l'amphitryon qui machinait ça depuis le commencement, vous annonce d'un air bête qu'il va vous lire une tragédie en vers, et de lui encore, le malheureux.

Vous trouvez le procédé un peu vif, mais comme il reste encore des liqueurs, vous ne dites rien.

Cet homme lit, tourne des pages, se trompe, se reprend, vous explique, recommence, bref, il vous horripile d'un premier acte stupide.

Pendant le petit temps de repos qu'il n'a pas volé, sa femme qui fait des yeux comme des portes cochères, et qui est toute gonflée d'orgueil, vous demande votre avis. Ne sachant pas feindre, comme ce début n'a pas du tout émus-tillé la voisine qui s'endort au lieu de rire, et surtout comme vous avez fini les liqueurs, vous êtes franc, votre conscience vous l'ordonne.

C'est très bête ; répondez-vous d'un accent des plus sincères.

Le monde est si peu de chose aujourd'hui, qu'il s'accommode plus volontiers d'un mensonge flatteur, que d'une vérité loyale.

On vous trouve dur, on vous le dit même sèchement ; aussi, comme il n'y a plus rien à boire ou à manger, vous n'endurez pas un pareil sans-gêne.

Profondément blessé, vous fourrez la cuillère à moutarde dans le nez de la dame de la maison, et vous vous retirez d'un air pincé.

Les auteurs sont grincheux, le vôtre le sera comme les autres, et il faudra se mesurer.

Nous sommes sur le pré.

Vous vous êtes rendu la tête couverte d'une immense casquette.

Les témoins vous font observer qu'il n'y a plus aujourd'hui que les lampistes qui se battent sans découvrir.

Je le sais, répondez-vous d'un air entendu, *baie* c'est à cause de *bon chube de cerbeu* : le *bideen* ba bien *recohhandé* de de pas *aboïr* froid à la tête. Et puis, si je *heurre*, j'ai pas envie d'*étérdier* dans *ba* bière et de *be* cogner la figure au couvercle.

Ces raisons paraissent sérieuses, on les accepte et les témoins donnent le signal du tournoi.

Au commencement, vous vous fendez comme une paire de ciseaux, et empoignant votre casquette de la main gauche, vous en administrez un coup superbe dans le nez du poète, en lui disant : Après tout, je vois que ça vous contrarie.

Et pour qu'il ne le voie pas, vous envoyez votre stupide adversaire aux sombres bords, pendant qu'il est aveuglé.

L'honneur est tellement satisfait qu'il en coupe les jambes de son pantalon pour s'en faire des manches de veste.

## LE COUP DE DÉGOUT DE LA VIE

Dans une famille respectable, mais qui s'occupe de politique, vous vous êtes laissé emporter au point d'appeler le papa : Vieux tambour de la garde nationale.

Réparer une pareille injure autrement que le fer à la main, tout le monde vous le dira : c'est impossible.

Pour ne pas manquer le déjeuner, les témoins se chargent du reste d'arranger l'affaire comme il convient entre gens qui sortent du vulgaire.

Nous sommes sur le terrain.

Vous prenez votre arme sans enthousiasme ; au lieu de vous effacer, donnez-vous l'aspect stupide et morne.

Votre homme ne saura quelle contenance tenir.

Au commandement de : *allez !* ne bougez pas. N'osant frapper un adversaire sans défense, votre ennemi de plus en plus gêné reste planté là comme un melon avec son épée haute.

—Frappez, lui dites-vous, ne vous gênez pas, et d'un air absolument abattu, ajoutez : Finissons-en, de grâce, vous me rendez service, car depuis l'augmentation des loyers, j'ai la vie en horreur.

Sur ces mots bizarres et devant votre contenance étonnante, votre homme perplexe tournera évidemment vers les témoins un visage ahuri, comme un homme qui va demander un avis.

Mais ne lui en donnez pas le temps, qu'à cet instant la moutarde vous monte au nez, et profitant du moment où ce monsieur ne vous voit pas, cachez-lui votre épée dans l'estomac, en vous écriant avec une mauvaise humeur bien compréhensible : "*Mais couvrez-vous donc imbécile.*"

L'honneur sera tellement satisfait qu'il ira s'en casser la figure le long des arbres.

## LE COUP DE : J'Y SUIS

Vous connaissez un homme estimable sous tous les rapports, vous le rencontrez dans la rue, et vous lui faite involontairement la saleté de l'inviter à dîner au bouillon Duval.

A la réflexion, vous pourriez vous excuser, mais il y a des plaisanteries qu'on ne peut réparer par des paroles banales.

Et puis ensuite, on pourrait croire que vous avez peur.

Il vaut mieux accepter la situation telle qu'on se l'est faite, et donner au monsieur la satisfaction qu'il est non-seulement en droit, mais qu'il a le devoir de vous demander en pareille circonstance.

Le début de la rencontre est correct ; vous vous fendez, vous parez, vous ripostez, c'est très émouvant, cependant vous n'avez d'égratignure ni l'un ni l'autre.

Profitez du premier engagement un peu brillant, rompez, mettez votre main sur votre poitrine et écrivez-vous avec un certain accent dou loureux : *J'y suis !*

Le fat qui croit que c'est arrivé abaisse son arme.

Vous saisissez ce mouvement attendu, et relevant lestement la vôtre, vous la lui fourrez dans le ventre en disant : Pardon, je me suis trompé, c'est encore mon animal de bouton qui m'a piqué.

Pour peu que les témoins aient un peu la foi, ils verront là le doigt sacré de la Providence, et cela vous attirera l'estime de messieurs les témoins.

L'honneur sera dans un saint enthousiasme, et vous, troublé par cette marque de bonté de votre bouton, n'oubliez pas de changer votre vieux chapeau contre celui du mort, s'il a l'air plus neuf que le vôtre.

ATROS.

(A suivre.)

## SON PREMIER CLIENT

*Visiteur sympathique*, (à un jeune médecin).— Hein ! Quoi ? Vous pleurez !

*Le jeune médecin*.— De joie, mon ami ; je suis malade.

## THEATRE-ROYAL

Le public a eu la bonne fortune d'entendre cette semaine une magnifique pièce au Théâtre-Royal : "Time Will Tell."

L'intrigue est magnifique, les coups de théâtre superbes, les décors très riches et les acteurs sont à la hauteur de la situation. Les applaudissements n'ont pas manqué. Il y aura matinée samedi après-midi et la dernière séance sera samedi soir.

La semaine prochaine on jouera au Royal une jolie pièce "Darling et Hasson," qui a eu beaucoup de vogue aux Etats-Unis. Nul doute qu'elle aura autant de succès ici.



L'UNION FAIT LA FORCE

## POMMADE EXTRAORDINAIRE]



—Que fais-tu là avec ton manchon ?  
—Tu sais la pommade qui a si bien fait pousser les cheveux de monsieur, j'en mets sur les endroits où le poil de mon manchon tombe.

L'ART DE S'ENRICHIR SANS  
PAYER SES DETTES

M. F... raconte par suite de quelles circonstances il avait prêté un jour quarante piastres à N... et rie des tours que ce dernier imaginait pour ne point les lui rendre.

—Cependant, objecte un des auditeurs, vous vous croisez souvent dans le monde, car enfin N... s'y faufile...

—Et vous croyez que cela le gêne ? Aussitôt que j'apparais, il feint de me tenir rancune d'une vieille querelle, prend *mon* chapeau et s'en va.

PRENEZ-LE COMME VOUS  
VOUDREZ

Un nommé Léon Noël, ayant à faire une déclaration à la cour, décline son nom à l'employé.

N'ayant pas entendu, celui-ci le fait répéter.

—Léon Noël... et vous pouvez l'écrire à l'envers, si ça vous est plus commode.

## UN PLAT DE ROIS

Au restaurant :

—Garçon, quel potage avez-vous ?

—Je vous recommande une excellente purée aux fèves des Rois.

—Pourquoi ce nom ?

—Je vais vous dire, monsieur. Ce potage est fait avec toutes les fèves trouvées sur les assiettes des personnes qui ont tiré les Rois dans notre maison.

## UN SOUHAIT RISQUE

A un dîner de nocce un ami du marié se lève et étendant son verre :

—A l'heureux époux ! dit-il. Puisse-t-il compter beaucoup de jours comme celui-ci !

Un murmure flatteur circule dans l'assemblée. Mais c'est la mariée qui n'est pas contente !

## AGGRAVATION

Ribauchel règle les funérailles de sa chère défunte.

L'administration des pompes funèbres lui demande deux cents piastres.

—Deux cents piastres ! hurle Ribauchel, mais vous allez me faire regretter qu'elle soit morte !

## VERS SUR LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR

DONT TOUS LES MOTS N'ONT QU'UNE SYLLABE.

(PAR UN RIMEUR DU XVII<sup>E</sup> SIECLE.)

Le Dieu qui fit les cieux, et par qui le jour luit,  
Ce Dieu pour nous est né dans le sein de la nuit ;  
Tout grand, tout roi qu'il est, on le voit sur du foin.  
Et mis nu dans le froid sur ce lit fait avec soin.  
Des neuf chœurs purs et saints on *oit* les chants dans l'air.  
Qui par là font leur cour au Dieu qui s'est fait chair  
Des gens nés dans les champs un gros à ce doux bruit,  
Court vers le roi des rois, d'un sein pur le saint fruit.  
Du plus gras de son pore un d'eux lui fait le don.  
Tel de lait, de fruits secs, tous d'un cœur franc et bon.  
Des lieux où naît le jour trois rois tous pleins de foi.  
Ont leurs cœurs et leur sort mis aux mains de ce roi.  
Il les voit à ses pieds, qui d'eux et de leurs biens,  
Lui font don, et par là voit en tout qu'ils sont siens.  
Dans la nuit de leurs sens, un feu qui luit aux cieux,  
Fit voir de ce Dieu né, le beau jour à leurs yeux.  
Leur foi qui les rend prompts à mis hors de leur cœur,  
Et de tous les vains bruits et de tous maux la peur.  
A ce que dit la chair et le sang ils sont sourds,  
Tout ne leur est plus rien dès qu'ils ont pris leurs cours.  
Mais pour un Dieu si grand et qui s'est mis si bas,  
Vils et riens que l'on est, qui de nous fait un pas,  
On le voit d'un œil sec, lorsqu'il fond tout en pleurs,  
Et le roc le plus dur l'est bien moins que nos cœurs.  
Toi qui fais tant le vain, et tient tout de ce roi  
Tu le vois et tu sais ce qu'il a fait pour toi,  
Mais que fais-tu pour lui ? Dis ! se plaint-il à tort ?  
Il naît, il vit pour toi, c'est pour toi qu'il est mort,  
Son sang te sert de bain, de sa chair il te paît ;  
Eh bien ! vis-tu pour lui, fais-tu ce qu'il lui plaît.  
Ton cœur est-il à lui, te voit-il sous ses lois ?  
Suis-tu de près ses pas ? non, mais tu fuis la croix.  
Tu cours à de faux biens, et par eux tu te perds,  
L'or est en ces bas lieux le seul dieu que tu sers.  
Sous la loi de tes sens, et sans joug et sans frein,  
Tu vis, et ne vois rien ; la mort est dans ton sein :  
C'est, me dis-tu, le temps et des jeux et des ris,  
Loin, loin de mes beaux jours, et les pleurs et les cris,  
A tous gens de bon sens, la mort ne fait de peur,  
Que sous le poids des ans, et non pas dans la fleur.  
Tout à son temps, et fol, bien fol est qui se meut  
A ces bruits, si ce n'est tout le plus tard qu'il peut.  
A quoi bon tous les biens ! si l'on ne s'en sert pas.  
Je suis sain, tout me rit, la fleur naît sous mes pas.  
Fuir la peur de tout mal tant qu'on a du bon temps  
C'est le sort qui me plaît et le but où je tends.  
Mais où vas-tu par là ? Je ne vois dans ton cours  
Que deuil, que cris, que pleurs à la fin de tes jours.  
Dis, as-tu la foi ? Non, tu ne veux qu'un sort doux,  
Et ton roi sur la croix pend et tient à des clous.

De son chef à ses pieds, vois qu'il n'a rien de sain,  
Les Juifs ont, pleins de fiel, mis du bois dans son pain.  
Car ce pain est son corps, et ce bois est la croix ;  
Sur qui par tant de maux meurt Christ le Roi des Rois.  
Crois-tu que mol et tel qu'on te voit en ces lieux.  
Tu sois par un tel chef mis au plus haut des cieux ?  
Des que tu te sens mal, ou que tu perds ton bien,  
Tu t'en prends à ton Dieu, la foi ne t'est plus rien.  
C'est en vain qu'on te dit : " Sans la croix point de ciel,"  
Il faut que tôt ou tard, ton goût soit fait au fiel ;  
Vois donc quel est ton but, il n'est plus à la mort  
Ni de temps, ni de lieu pour le choix de ton sort.  
Fais le bien de dès ce jour, ton heur est dans ta main,  
Ne dis point c'est trop tôt, non, non, rien n'est plus vain.  
Tout le temps n'est qu'un point, c'est de l'eau dont le flux  
Fuit, se perd à nos yeux, court et ne se voit plus.  
Fuis, fais du bien pour toi, te dit saint Jean de Dieu  
A quoi te sert ton or s'il n'est mis en *bon* lieu ?  
Oui, fais du bien pour toi, tant que le jour te luit,  
Nul de nous ne sait quand pour soi vient la nuit  
Mais pour lors tout est fait, tout prend fin, tout est clos.  
Le ciel n'a plus de feux, la mer n'a plus de flots.  
Il n'est plus d'air pour lui, plus de ris, plus de chants,  
Plus de prés, plus de bois, plus de fleurs, plus de champs  
Il est seul, nul des siens fût-il le plus grand roi,  
Ne le suit à la mort, il est seul, c'est la loi,  
Mais que dis-je, il est seul, non, non le Roi des cieux,  
Va tout nu sous sa main, et le tient sous ses yeux,  
Tout le bien qu'il a fait dans le ciel a son prix ;  
Mais s'il a fait le mal sur-le-champ il est pris,  
Et mis en ces lieux bas, ou dans un lac de feu,  
Il rend d'un prix bien cher des biens qu'il eut si peu :  
Ah ! sa chair est pour lors ce qu'il hait, mais trop tard ;  
Où sont ces teints de lis, ce feu vif et sans fard ;  
Cet air fier, ce beau corps, où sont ces traits si vains,  
Ce col, ce sein, ce port, ces yeux, ce front, ces mains ?  
Dans ces lieux bas sans jour, le feu lui sert de corps ;  
Mais il a sous ce feu dans son sein tant de morts :  
Que de ces maux, il est, eh, mon Dieu ! qui le croit,  
Le moins grand, le moins vif, tout vif et grand qu'il soit,  
Ce ver qui ne meurt point dans un cœur, c'est ce ver,  
Qui lui fait plus de maux que le feu ni le fer.  
Quoi, ne point voir son Dieu, lorsqu'il ne tient qu'à soi !  
Quand ce qu'il fit pour nous tu le sus par la foi,  
Que l'on eut mais en vain, tant de dons par sa mort,  
Que l'on vit en ses mains et le ciel et son sort ;  
Qu'un bien du plus grand prix fut de si peu de coût,  
Qu'on fit pour un gain vil bien plus, et qu'on perd tout,  
Pour un rien qui n'est plus, et pour des biens si faux,  
C'est là, c'est là sans fin, le mal de tous les maux...

## UN JEUNE HOMME DE PRÉCAUTION ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS



*Le maître.*—Voilà la troisième journée que mes bottes ne sont pas cirées.

*Négrillon.*—Il n'y a plus de cirage, monsieur.

*Le maître.*—Mais, alors, pourquoi ne pas me le dire ?

*Négrillon.*—Si je l'avais dit, monsieur en aurait acheté d'autre.

## LE CŒUR A DES ABIMES INSONDABLES



I

Le séduisant Crève-Cœur est décidé de prendre dans ses irrésistibles filets, les deux belles dames qu'il vient de voir passer.

II

Cette passion soudaine l'empêche de remarquer sur le trottoir une ouverture à charbon.



III

A peine un cri et déjà plus rien !



IV

Le porteur de charbon arrivant sur ces entrefaites...

V

...N'avait rien remarqué de la catastrophe.

VI

Mais les gens de la maison vinrent avertir la police qu'ils avaient surpris un voleur dans la cave.

## LE SAMEDI

C'EST UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES.

D'où vient la locution : *C'est une autre paire de manches ?*

—“ Sous Charles VI, dit M. A. Challamel dans *la France vue à vol d'oiseau au moyen âge*, les personnes de distinction gardèrent les manches étroites de la robe, mais elles adaptèrent à la cote hardie, espèce de tunique serrée par la taille, une autre paire de manches dites à la *bombarde*, se découpant en dents de loup ou en feuilles de chêne ; fendues pour laisser passer tout l'avant-bras, les bombardes flottaient à vide jusqu'à terre. Ces secondes manches coûtant beaucoup plus cher que les premières, donnèrent naissance au proverbe : *C'est une autre paire de manches.*”

SE METTRE EN GRÈVE.

D'où viennent les expressions *faire grève*, *se mettre en grève*, appliquées à telle ou telle corporation industrielle qui cesse d'ensemble ses travaux ?

—Autrefois, à Paris, les ouvriers sans travail (notamment les ouvriers de *bâtiment*) se tenaient sur la place de Grève (aujourd'hui de l'Hôtel-de-Ville) pour attendre que les patrons ou maîtres artisans vissent les embaucher. Quand les conditions qui leur étaient faites dans les chantiers ne leur convenaient pas, ils allaient, jusqu'à ce qu'on leur en offrit de meilleures, se mettre en grève (en la place de Grève). De là l'expression qui aujourd'hui s'étend à toute sorte de manifestations analogues.

ROMAINE (BALANCE).

D'où vient le nom de *romaine* donné à l'espèce de balance que chacun connaît ?

—Ce nom n'a pas été donné, comme on pourrait le croire, à cet instrument de pesage parce qu'il nous vient des Romains, qui ne le connaissaient pas, mais parce que les Arabes, de qui nous le tenons, appellent *roumain* (pomme de grenade) l'unique poids de cette balance.

LE CHANT DU SERIN

Il est deux heures du matin. Baptiste, vieux serviteur dévoué, s'est endormi devant le feu, attendant son maître.

Ce dernier rentre, aperçoit son domestique, et va doucement se mettre au lit sans le réveiller.

Au bout d'une heure, Baptiste ouvre les yeux, s'étire, regarde la pendule et s'écrie :

—Mais il ne rentrera donc pas ce vieux serin-là ?

Une voix lui répond du fond de l'alcôve :

—Baptiste, vous pouvez aller vous coucher, le vieux serin aura quelque chose à vous chanter demain matin.

## UN PEU MELE



(3 heures du matin.)

*M. de Sainte-Eponge.*—Bhien obliché... erci ! friend in need... et l'preste. V'voulez-vhous m'dire vhot nom ?

*L'inconnu.*—Appelez-moi St Paul.

*Le pochard.*—V'vrai, v'zetes St Paul... Dis donc, St Paul, as-thu d'jamais reçhu une rhéponse à ton épître aux Corinthiens ?

## LES SONGES D'UNE NUIT D'HIVER



Transition orageuse du mardi gras au Mercredi des Cendres.

## PRÉPARATIFS NÉCESSAIRES



*Dame en visite.*—Je suppose que votre Julie est pardessus la tête dans les préparatifs du mariage ?

*La mère.*—Oui, beaucoup, madame ; elle est actuellement à détruire ses vieilles lettres.

## UN CONTRETEMPS



*M. X..... député, reçoit la visite d'un de ses électeurs les plus influents.—Faudra pourtant qu'un de ces jours vous veniez luncher avec moi.*

*L'électeur.—Cette histoire ! Bien sûr que je veux. A quelle heure l'unchez-vous ?*

*M. X..... qui veut s'en débarrasser : A quatre heures et demi précises.*

*Garçon de restaurant entrant soudainement :—Madame Duperronzel m'envoie vous dire que comme vous avez commandé votre lunch pour midi et demi, ça va refroidir.*

## L'ORGUE DE BARBARIE

SOUVENIR

C'était son seul amour,—une enfant rose et blanche  
Dont les cheveux bouclés tombaient jusqu'à la hanche,  
—Un de ces chérubins dont le rire joyeux  
Chasse, quand nous souffrons, les larmes de nos yeux,  
Et qui, quand nous rentrons, le soir, la tâche faite,  
Leurs petits bras jetés autour de notre tête,  
Nous embrassent au front et nous disent ainsi  
Pour le labeur qui doit payer leur pain : " Merci ! "

C'était son seul amour. Dans la même journée  
La mort prenait la mère et l'enfant était née.

Jeanne venait d'avoir sept ans. Son père, un soir,  
Pour la distraire un peu, voulut lui faire voir  
Guignol. Lorsqu'il rentra, l'enfant d'un mal de tête  
Se plaignit. " Ce n'est rien, dit-il, dors, ma Jeannette,  
Il n'y paraîtra plus demain à ton réveil,  
Dors. Et puis aux premiers beaux jours, quand le soleil  
Sera bien doux, bien gai, nous irons, ma chérie,  
Nous promener très loin.

—Ah oui ! dans la prairie

Où l'on cueille des fleurs.

—Oui.

—Comme l'autrefois

Pauline et Rose étaient avec nous. Du grand bois  
On alla vers l'étang ; nous courions dans les herbes.  
Oh ! les boutons d'or ! nous en faisons des gerbes  
Que nous ne pouvions pas tenir dans notre main.  
C'est là que nous irons ?

—Oui, dors." Le lendemain,

L'enfant était plus mal. Le docteur vint. Le père  
Pleura comme l'on pleure alors qu'on désespère,  
A ces terribles mots que lui dit le docteur :

" C'est la tuberculose... Et, je ne sais... j'ai peur...  
Ça ne pardonne guère. Allons, monsieur, courage."  
Jeanne en effet portait sur son pâle visage  
L'empreinte de la mort. En deux jours son regard  
Si vif naguère, était devenu tout hagard ;  
Ses traits étaient tirés et ses lèvres livides,  
Et son front de sept ans s'était couvert de rides.

Au chevet de l'enfant il demeura la nuit.

Qui de nous n'a connu ces heures où l'on suit,  
Seul, le cerveau brûlant, dans l'ombre et le silence,  
Le cœur tordu, broyé par la désespérance,  
Les yeux secs, blasphémant et priant tour à tour,  
Les progrès du trépas qui prend à notre amour  
Un parent, un ami de longtemps, une femme  
Dont l'âme souriait hier encor à notre âme ?  
Qui de nous n'a veillé, haletant, éperdu,  
Sentant que tout bonheur est à jamais perdu,

Un être qui nous quitte, emportant sous la terre  
Tout ce qui nous rendait la lutte moins amère,  
Prêt à nous endormir dans le même linceul,  
Voulant mourir aussi, pour ne pas rester seul !

Jeanne ne dormit pas. Elle était immobile  
Sur son petit lit blanc. Sa poitrine débile  
Se soulevait à peine et râlait faiblement ;  
Ses yeux étaient mi-clos et ternes ; un moment  
Le délire la prit. — Allons, c'est l'agonie,  
Pensa le pauvre père : avant la nuit finie  
Je n'aurai plus d'enfant ! — Cependant au matin  
Jeanne ferma les yeux et s'endormit enfin.  
Son sommeil était calme et profond, un sourire  
Voltigeait doucement sur sa lèvre de cire :

On eût dit qu'au moment de prendre son essor  
Au ciel, l'enfant faisait un dernier songe d'or ;  
Peut-être à ses côtés un ange avait pris place  
Qui lui tendait les bras en parlant à voix basse.  
Soudain, jusqu'à la chambre arriva la chanson  
D'un orgue qui jouait en bas de la maison.  
C'était un vieux refrain que toutes les familles  
Dans la vieille Gascogne apprennent à leurs filles,  
Et que le pauvre père, en Gascon qu'il était,  
Pour endormir sa Jeanne au berceau lui chantait.  
L'enfant l'avait appris ; de sa voix maigriette  
Naguère à le redire elle était toujours prête.  
Le père tressaillit. Pour la première fois  
Il entendait jouer son vieux refrain patois.  
— " Oh ! mon Dieu, pensa-t-il, cette chanson qu'elle aime  
Vient me sonner son glas à cette heure suprême... "  
Sa douleur jusqu'alors contenue éclata :  
Il mit dans ses deux mains sa tête, et sanglota,  
Mais voici que soudain Jeanne d'une voix grêle  
Avec l'orgue entonna la chanson paternelle.

Il releva son front, regarda vers le lit  
Où l'enfant essayait de chanter et la vit  
Assise, souriante, heureuse en apparence,  
De l'orgue s'appliquant à suivre la cadence.  
Le visage moins pâle et le regard plus clair,  
Se maintenant des doigts aux baguettes de fer  
Qui longeaient les côtés de sa blanche couchette.  
A la fin du couplet elle tourna la tête  
Vers son père et lui dit : " Papa, chante avec moi."  
Et lui, malgré ses pleurs et malgré son émoi,  
Il chanta . . . . .

Cependant vers les maisons prochaines  
L'orgue allant s'éloignant ; ses notes incertaines  
Dans la chambre de Jeanne arrivaient faiblement.  
L'enfant s'arrêta, puis elle dit doucement :  
— Oh ! je ne souffre plus : l'orgue de Barbarie  
En jouant ta chanson m'a sûrement guérie.—  
Et puis elle lâcha les baguettes du lit,  
Reprit sur l'oreiller sa place et s'assoupit.

Deux mois se sont passés. Hier sur l'esplanade,  
Comme les autres jours faisant ma promenade,  
Je marchais au hasard, quand j'aperçus soudain  
Le père et son enfant, qu'il tenait par la main.  
Jeanne était faible encor, mais déjà le ravage  
Du mal disparaissait sur son mignon visage.  
J'allai vers eux.—Eh bien, cette chère santé ?—  
Dis-je. Et lui :—Vous voyez, les couleurs, la gaieté,  
La force, tout revient.—Mais enfin qu'avait-elle ?  
—Ma foi, je n'en sais rien. Dans une hyrielle  
D'arguments le docteur avait bien entrepris  
De m'expliquer le mal, mais je n'ai rien compris.  
Ça manquait de clarté. Voyez-vous, c'est un homme  
Très savant, ce docteur, mais je crois en somme,  
Si mon enfant, ma Jeanne, est vivante aujourd'hui,  
Je le dois au joueur d'orgue et non pas à lui.  
Aussi quand maintenant je rencontre avec elle  
Un de ces mendiants tournant sa manivelle,  
Je donne à Jeanne un sou qu'au joueur elle va  
Porter, disant tout bas : " Un autre me sauva."

## LES BONNES MANIÈRES

Les bonnes manières, sans lesquelles on ne saurait accomplir les devoirs secondaires de la vie, ne sont autre chose, dit le grand écrivain anglais Swift, que ce que les Français appellent les *petites morales*. Je crois bien que les Français ne donnent le nom de *les petites morales* à rien du tout, et que cette locution n'est de notre langue que pour les étrangers. Mais c'est tant pis. L'expression, pour gauche qu'elle nous paraisse, éveille dans l'esprit l'idée juste.

Les bonnes manières ne sont pas les vertus mêmes ; mais elles en sont comme l'ombre. Et si elles ne sont pas le bonheur, elles en sont la menue monnaie.

« C'est au demeurant une très utile science que la science de l'entregent, dit Montaigne. Elle est comme la grâce et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité. »

On a été plus loin. « La beauté de la conduite est préférable à la beauté de la forme, a-t-on dit. Elle procure un plaisir plus élevé que la peinture ou la statuaire ; c'est le plus beau des beaux-arts. » Il est, en outre, à la portée de tout le monde. Aucune classe sociale n'en a le monopole. Sans doute, l'éducation et le milieu font que les bonnes manières sont plus communes dans les hautes sphères ; mais rien n'empêche réellement les humbles et les pauvres de les pratiquer entre eux. En quoi consistent-elles, en effet, sinon en l'art d'être toujours agréable et jamais importun ? Celui qui gêne le moins les autres a les meilleures manières de la société.

La vanité, la méchanceté, la dureté, l'égoïsme, le manque de bon sens, voilà les principales sources d'où les mauvaises manières déçoilent. Suivant le mot de Montesquieu, « s'affranchir des règles de la civilité, n'est-ce pas chercher le moyen de mettre ses défauts plus à l'aise ? »

On peut n'avoir jamais étudié l'*étiquette* ; on peut être rustique de formes et ne point prendre le ton du jour ; mais, si l'on a la tête et le cœur sains, on parlera et on agira comme il convient à un gentilhomme. Au contraire, vous pouvez pousser l'amour des formes jusqu'au pédantisme et le culte des cérémonies jusqu'à la bigoterie, et mériter qu'on dise de vous que jamais homme plus doux et plus civil ne coupa la gorge à son prochain.

Il n'est pas absolument nécessaire d'être très instruit pour être sage ; de même, il n'est pas impossible qu'un homme ait de bonnes manières, tout en ne connaissant que peu ou point les règles et formalités mondaines, capables tout au plus de cacher l'absence du bon sens, et qu'on ne saurait, d'ailleurs, regarder comme essentielles et infaillibles, puisqu'elles changent avec les contrées, et que, même dans chaque contrée, elles varient avec la girouette de la mode.

« Non-seulement chaque pays, mais chaque cité et chaque vocation, a sa civilité particulière... J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie. » Il faut en croire Montaigne, et tâcher, en se pliant à la coutume, de ne pas tomber dans l'exagération.

Les gens vaniteux sont trop pleins d'eux-mêmes pour avoir de bonnes manières. Celui qui songe qu'à l'impression qu'il produit, n'est guère en état de prêter attention aux sentiments et aux paroles des autres. Il ne s'agit pas de s'efforcer d'être naturel : rien ne donnerait l'air plus artificiel qu'un tel effort. Ce qu'il faut, c'est être naturel, en s'oubliant soi-même dans son désir de plaire aux autres. « Les hommes, nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire ; et celui qui n'observerait pas les bienséances, choquerait tous ceux avec qui il vivrait, se décréditerait au point qu'il deviendrait incapable de faire aucun bien. »

Les hommes d'étude qui vieillissent garçons, et généralement ceux qui vivent seuls, contractent souvent une certaine gaucherie, qui n'est que le résultat d'une sensibilité trop concentrée.

L'archevêque anglican Whately raconte que cette timidité sauvage fut longtemps pour lui une source d'ennuis très vifs. Lorsqu'il était à

l'Université d'Oxford, son paletot de gros drap blanchâtre et son chapeau de même couleur lui avaient valu le sobriquet « d'ours blanc, » que ses manières justifiaient du reste. Vainement essayait-il de se modeler sur les personnes les mieux élevées de son entourage. Il en vint cependant à s'apercevoir qu'il pensait toujours à lui plutôt qu'aux autres, tandis que l'essence de la politesse est de penser aux autres plutôt qu'à soi. Il se dit alors : « Puisque je dois être, en dépit de mes efforts, un ours toute ma vie, je vais tâcher de m'en inquiéter aussi peu que le ferait un ours à quatre pattes, et de prendre mon parti de souffrir ce que je ne peux pas changer. » Il ajoute : « Je réussis au-delà de mon attente ; car je me débarrassai, non-seulement de la souffrance que donne la fausse honte, mais aussi de la plupart des maladresses qu'elle fait faire ; j'acquis en même temps des façons aisées et naturelles, sinon élégantes,—car la grâce et la gentillesse n'ont jamais été mon fait, et je gardai naturellement une forte dose de pédantisme scolaire ; mais, mon attention n'étant plus concentrée sur moi-même, je pus manifester au dehors la bienveillance et la sympathie que je ressens véritablement pour mes semblables, et c'est là, je crois, le grand point. »

Racine ne se corrigea pas seul d'un défaut semblable ; il y fut aidé par des amis véritables, à qui, d'ailleurs, son bon sens rendit la tâche facile.

« Si j'osais vous citer un exemple, écrit-il à son fils, je vous dirais qu'une chose qui m'a fait le plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités, et qui ne s'épargnaient guère les uns les autres sur leurs défauts ; et j'avais assez de soin de me corriger de ceux qu'on trouvait en moi, qui étaient en fort grand nombre, et qui auraient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde. »

La vanité produit, de son côté, une outrecuidance fanfaronne, qui est le fléau des bonnes manières. Il n'y a que l'homme de mauvais ton qui ne cesse de crier sur les toits son propre éloge et celui de ses enfants ; qui se vante de son rang, de ses affaires, de ses prouesses ; qui regarde de haut en bas les gens moins riches que lui ; qui ne sait pas se priver d'une plaisanterie aux dépens de la réputation de son prochain, et qui, avant tout et malgré tout, cherche à faire briller son esprit, n'ayant pas cette délicatesse qui défend de mettre son plaisir ou son orgueil dans ce qui peut causer la moindre peine au plus humble de nos semblables.

L'habitude de dire des choses déplaisantes, de vexer les gens, de leur river leur clou, comme on dit, ne vient pas tant d'un mauvais naturel que de cette vanité qui fait qu'on perdrait un ami plutôt qu'un mot piquant. Le Dr Johnson le savait bien—peut-être par expérience—quand il faisait cette déclaration : « Monsieur, on n'a pas plus le droit de dire une chose malhonnête que d'en faire une ; pas plus le droit de dire une chose grossière à un autre que de lui donner un coup de poing. »

L'égotisme, vaniteux et dédaigneux de tout ce qui n'est pas lui, se traduit diversement, mais toujours par un manque de politesse. Tantôt c'est le mépris des convenances dans la toilette ; tantôt une affectation de malpropreté : tantôt l'étalage d'habitudes répugnantes.

Certaines gens ont une telle idée de leur naissance, de leur intelligence ou de leurs richesses, qu'ils croient au-dessous d'eux de s'inquiéter, non-seulement de ce que les autres disent et pensent à leur endroit, mais encore d'agir en sorte qu'ils n'aient que du bien à en penser et à en dire.

On prétend que les anciens rois d'Égypte commençaient leurs discours à leurs sujets, par cette formule : « Sur la tête de Pharaon, vous êtes tous des pourceaux ! » Les simples particuliers ne manquent pas, de nos jours, qui professent la même opinion de leurs voisins, et il n'y a pas à s'étonner qu'ils nourrissent peu de respect et d'égards pour les bêtes d'un tel troupeau.

« La morgue et la méchanceté, a dit quelqu'un, sont un des plus coûteux luxes de l'existence. » Le mot est vrai. On ne sait pas ce que

peut nous coûter la quantité d'ennemis que nous sommes certains de nous faire, si nous laissons le côté mauvais de notre nature prendre le dessus, et si nous contractons des habitudes inciviles.

Les bonnes manières sont comme les bonnes paroles : elles ne coûtent rien et ont une inappréciable valeur.

Le Dr Johnson, pressé par la nécessité, alla un jour solliciter une place de commis chez un libraire. « Achetez des crochets et faites-vous commissionnaire, répondit le rustaud. Quel avantage pensait-il retirer de sa brutalité. Était-ce celui de passer à la postérité comme un type de grossièreté sotté ?

Mais c'est surtout le manque de sympathie, je veux dire la sécheresse du cœur, qui produit cette rudesse, si bien décrite par Sydney Smith. « La rudesse, dit-il, est un manque d'égards pour les sentiments des autres. Elle ne procède pas de la malignité ni de l'indifférence pour la peine qu'on peut faire à autrui, mais bien du manque de délicatesse nécessaire pour apercevoir les petites choses qui donnent du plaisir ou qui causent du chagrin. Une personne rude croit qu'elle a assez fait si elle n'a mal parlé ni de vos parents, ni de vos enfants, ni de votre patrie ; mais, gaieusement, et avec une volubilité que rien n'arrête, sans faire la moindre attention à votre position ou à votre état personnel, elle galope à toute vitesse à travers mille sentiments délicats, et à chaque pas laisse sur votre cœur l'empreinte de ses durs sabots. Analysez la conversation d'un homme bien élevé et exempt de ce défaut : c'est un perpétuel hommage rendu à la politesse, par un esprit naturellement bon. Cependant son voisin,—homme respectable et vertueux entre tous,—foule aux pieds les sensibilités, viole les convenances, et méprise les ménagements. Il n'enfreint rien de ce qu'on peut appeler une règle, il ne commet rien de ce qu'on peut nommer une faute ; mais il vous déplaît, vous agace, vous met hors de vous, parce qu'il ne possède pas cette vision délicate qui fait apercevoir les moindres choses, ce tact qui permet de toucher à tout sans froisser rien, cette noble sympathie, en un mot, qui est toujours le caractère d'une âme vraiment supérieure. »

Il est bien entendu qu'il ne faut pas juger absolument les gens d'après leurs manières. Il y a bien des hommes qui n'ont de l'ours que la peau. La sagesse des nations n'a pas failli quand elle a dit que les apparences sont trompeuses, et que l'habit ne fait pas le moine. Néanmoins, comme nous ne pouvons raisonnablement espérer que les gens que nous rencontrons prendront le temps de s'assurer si nous sommes réellement ce que nous paraissions être, il est ridicule de nous pelotonner comme un hérisson dès que nous entrons en contact avec un étranger.

Un dilettante de la philosophie, fort aimé des dames, se montrait sous un jour pratique qui aurait étonné son auditoire d'élection, lorsqu'il disait à quelque intime : « On juge un homme, non d'après son mérite, mais d'après l'impression qu'il fait. »

Un sot de naissance,—un *natural-born fool*, comme disent les Américains,—ne peut guère espérer acquérir de bonnes manières ; car sans bon sens, ou plutôt sans tact, il est impossible qu'un homme ne soit pas, dans une société, un épouvantail ou un bouffon.

Pourquoi les femmes ont-elles, en général, de meilleures manières que les hommes ? C'est, sans doute, parce que leur sympathie plus large et leur intuition plus prompte leur donnent un tact plus fin.

Beaucoup savent ce qu'il y a à faire dans une circonstance donnée. Mais cette intelligence n'est pas d'un grand usage : l'essentiel, c'est d'avoir le tact nécessaire pour savoir comment il faut le faire.

Celui qui a l'intelligence sans le tact, est semblable à un millionnaire qui n'aurait jamais un sou sur lui.

Lord Palmerston recevait volontiers un sculpteur de talent, nommé Behnes. Un jour, celui-ci commença la conversation par ces mots : « Rien de nouveau de France, Mylord ? Où en sommes-nous avec Louis-Napoléon ? »—Le ministre des affaires étrangères leva un moment les

sourcils, puis répondit doucement : — " En vérité, monsieur Behnes, je n'en sais rien ; je n'ai pas encore vu les journaux."

Ce Behnes est un bel exemple d'un homme intelligent qui manque de tact.

L'homme qui a de bonnes manières est courtois envers tout le monde, sans distinction de fortune ou d'état. Il montre qu'il respecte ses inférieurs, tout comme ses supérieurs et ses égaux.

Certaines personnes réservent leur politesse pour ceux qui les paient ou pour ceux qu'elles redoutent. L'homme vraiment poli n'a que faire de semblables calculs. Il enveloppe tout et tous d'une atmosphère de bienveillance chaude et douce comme une brise d'été.

Les mœurs anglaises et américaines nous envahissent au grand détriment de notre antique courtoisie.

En Angleterre comme aux Etats-Unis les ouvriers ne se saluent plus guère, quand ils arrivent du travail ; et s'ils ôtent la casquette devant le patron, ils sont bien près de considérer la chose comme un acte dégradant, pour lequel ils en veulent au maître qui le leur impose. Il n'en est pas encore ainsi en France, heureusement, et la politesse élémentaire qui fait qu'on s'intéresse les uns aux autres qu'on cause de sa famille, et qu'on se témoigne mutuellement des égards, jette encore son charme sur les durs travaux de l'ouvrier dans les ateliers français.

Il n'en est pas moins vrai, comme le dit M. Legouvé, que la politesse n'est plus à la mode. On remarquait autrefois dans un salon les jeunes gens qui n'étaient pas polis ; on remarque aujourd'hui ceux qui le sont.

Il ajoute avec un grand bon sens : " Les enfants polis font seuls les jeunes gens polis. La politesse est comme le piano : si on ne l'apprend pas de bonne heure, on ne l'apprendra jamais. Or, je crois bien utile de l'apprendre. Les gens qui ne jurent que par les Etats-Unis vous objectent qu'en Amérique on se soucie peu de la politesse. C'est précisément pour cela que j'y tiens, parce que c'est une qualité française."

" Certes, je connais beaucoup de politesse qui me choquent : il y a d'abord la politesse impertinente du grand personnage qui se sait bon gré d'être poli ; il y a la politesse obséquieuse qui obsède ; la politesse phraseuse qui irrite ; la politesse quêtuse qui dégoûte, car l'une ressemble à un mensonge et l'autre à un placement. Mais quand elle reste dans la mesure et dans la vérité, quand elle se présente à nous avec ses compagnes naturelles, la distinction des manières et l'élégance dans le langage dans le langage ; quand elle produit cette habitude charmante qui est la prévenance ; quand enfin elle s'allie avec une supériorité véritable, alors elle devient une qualité à la fois morale et physique, et rappelle, ce me semble, quelques unes des œuvres les plus délicates du génie grec."

On sait que les extrêmes se touchent. Aussi rien ne ressemble tant à l'impertinence que certaines civilités hors de place et de proportions. Qui n'a rencontré de ces gens dont la politesse outrée n'est rien moins que civile, puisqu'elle contraint souvent les autres à agir contrairement à leurs inclinations ? Les personnes bien élevées consultent les désirs d'autrui bien plus que les leurs propres. Elles ne pratiquent point la tyrannie de ces amphitryons qui prescrivent à leurs convives ce qu'ils doivent manger et boire, et les mettent dans la gauche obligation de se confondre en remerciements et en excuses pour être si bien traités. Quand un de vos hôtes refuse franchement ce qui lui est offert de même, pourquoi le presser ? S'il veut partir et demande son cheval, quoi de plus mauvais goût que de fermer la porte de l'écurie, de lui cacher son chapeau, ou d'avoir recours à d'autres stratagèmes de ce genre pour le retenir ? — Il est juste de dire que ce zèle aveugle dans la pratique de l'hospitalité n'est pas des plus communs, et que c'est un défaut qui confine à une vertu. Aussi n'insistons-nous pas.

Il ne faut pas confondre l'étiquette avec les bonnes manières. Les règles arbitraires de la première sont fort souvent absurdes, et diffèrent avec les temps et les pays. Les bonnes manières,

au contraire, étant fondées sur le bon sens, sont, dans la variété de leurs manifestations, partout et toujours les mêmes.

Pour ne pas froisser nos compatriotes, allons chercher au Japon un exemple de l'absurdité où l'étiquette peut atteindre. Je ne sais si les mœurs se sont modifiées à cet égard depuis quelques années, mais il n'y a pas bien longtemps, lorsqu'un courtisan recevait une injure, il se tournait vers l'insulteur, se découvrait le ventre et, d'un coup de sabre, se l'ouvrait. L'étiquette exigeait alors que l'agresseur en fit autant sans tarder. On raconte qu'un Japonais ayant été insulté par un Américain, se fit aussitôt l'entaille obligatoire, ne doutant pas que l'autre ne l'imitât. Mais le Yankee se refusa net à cet exercice, et le Japonais expira, désespéré, non pas de périr d'une mort cruelle, mais de s'être sacrifié pour un individu si ridicule et si mal élevé.

Faudrait-il chercher beaucoup pour rencontrer autour de nous des personnes qui poussent au grotesque la religion des convenances, et se tourmentent l'esprit, dans les moindres occasions, pour ne faire et ne dire que ce que l'étiquette permet ?

Il n'en reste pas moins que les bonnes manières sont le fruit spontané d'une noble nature et d'un esprit droit. La civilité est comme une huile qui facilite le jeu des rouages de la société. L'argent, le talent, la position, ce sont là, sans doute, des clefs qui ouvrent plus d'une serrure ; mais l'affabilité et la sympathie sont les seuls passe-partout. La vertu elle-même offense lorsqu'elle est accompagnée de morgue et de dureté. Quel n'est pas, au contraire, le pouvoir et le charme de ceux qui, se tenant à égale distance de la rudesse et d'une bonhomie trop vulgaire, savent donner délicatement de justes éloges sans jamais tomber dans la flatterie !

" Pour être poli, soyez bon, a dit une femme aussi distinguée par le cœur que par le talent. Celui qui est parfaitement bon évitera, en effet, d'humilier, de désobliger, de blesser ses semblables, et il recherchera en même temps toutes les occasions qui pourront lui permettre de manifester sa bienveillance."

On réussit dans sa profession autant par la complaisance, par la prévenance des manières que par le talent. N'étaient-ce pas les manières que Démosthènes avait en vue, lorsqu'il disait : " L'éloquence consiste en trois choses, la première est l'action, la seconde l'action, et la troisième l'action." Un prédicateur persuasif s'assure dès le début la bienveillance de ses auditeurs, il leur fait comprendre qu'il a quelque chose à leur dire et qu'il est capable de le leur dire bien, — rien que par ses manières. Le médecin, qui sait son affaire, en entrant dans la chambre du malade inspire à tout le monde la confiance et l'espoir si favorables à la guérison, — rien que par ses manières. A la cour d'assises, l'avocat sait bien que les jurés ne sont point la personnification de la raison pure, sans mélange de passions et de préjugés ; aussi s'efforce-t-il de mettre en usage les manières — ce qu'en rhétorique on appelle les mœurs, — pour les amener à son avis. Et le commerçant, croyez-vous qu'il ait dans tout son magasin rien qui lui rapporte plus que son air avenant et ses manières engageantes ? Et dans ces tournois modernes où plusieurs rivaux se disputent la main d'une jeune personne, qu'est-ce qui l'emporte sinon les bonnes manières ? Wilkes, qui fut l'homme le plus laid et le mieux élevé de son temps, avait coutume de dire : " Je suis l'être le plus laid des trois royaumes, mais si l'on me donne seulement un quart d'heure d'avance, je trouverai l'accès d'un cœur de femme avant l'homme le mieux doué de tous les avantages physiques."

Burke a dit que les mœurs ont plus d'importance que les lois. " Suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, les mœurs prêtent secours à la morale, elles remplacent les lois, ou elles les détruisent totalement." A un degré moindre, on peut dire la même chose des manières, qui ne sont, pour ainsi parler, que l'extériorité des mœurs.

C'est la pensée de Montesquieu :

" Il y a cette différence entre les lois et les mœurs, que les lois règlent plus les actions du

citoyen, et que les mœurs règlent plus les actions de l'homme. Il y a cette différence entre les mœurs et les manières, que les premières regardent plus la conduite intérieure, les autres l'extérieure."

## PINCÉE DE CONSEILS

### CONTRE LES CRAMPES.

Les personnes sujettes aux crampes pendant leur sommeil savent combien elles sont douloureuses : c'est donc rendre un véritable service que d'indiquer les moyens de les prévenir. Ce moyen consiste dans l'emploi du fer. Dès 1833, Morard avait remarqué que les militaires couchant sur des lits de fer étaient moins sujets aux crampes que ceux qui couchaient sur des lits de bois. Plus tard, un individu sujet aux crampes parla de son infirmité à un vieux forgeron qui lui conseilla de placer une barre de fer de trois centimètres de large en travers du lit, sous son matelas, à la hauteur des genoux, et même un peu au-dessous. Le conseil fut suivi et les crampes disparurent. D'autres personnes, à défaut de barre de fer, mirent en travers du lit, sous le matelas, la pelle et les pincettes du foyer. Même succès. Un jour, un garde national, sujet aux crampes, mit son fusil à côté de lui et s'en trouva bien. Un anneau de fer doux ou une chaînette de fer autour du jarret donne le même résultat. Personnellement, nous pouvons affirmer que les crampes ont cessé de nous tourmenter depuis que nous avons substitué le lit de fer au lit de bois.

### LE SIROP DE NAVET.

Ce sirop jouit à peu près de la même réputation que le sirop de chou rouge. Il est administré dans les maladies de poitrine lorsque l'inflammation commence à diminuer. Voici la manière de le préparer : Prenez des navets de table, enlevez la peau, coupez-les par tranches, faites-les bouillir dans de l'eau jusqu'à parfaite cuisson ; jetez ensuite le tout sur un linge fin et filtrez sans presser. Ajoutez du sucre au jus que vous aurez recueilli, clarifiez-le avec des blancs d'œufs, tirez au clair, et faites bouillir cette liqueur sucrée jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance de sirop.

Pour une livre de navets, on emploie deux bouteilles d'eau et deux livres de sucre blanc.

J'en connais qui, le soir, creusent un gros navet avec un couteau, versent de l'eau dans le tron, ajoutent du sucre et boivent le liquide.

### PLATS DE RADIS.

Parfois, nous avons plus de radis que nous n'en pouvons consommer ; ou bien ils deviennent creux et ne trouvent plus d'acheteurs. Qu'en faire donc ? — Pourvu que les feuilles et les racines soient fraîches, il y a moyen d'en tirer parti.

Epluchez et préparez vos radis comme s'ils devaient être mangés crus, et surtout ne coupez pas les feuilles. Une fois l'épluchage fini, vous jetterez les radis (feuilles et racines) dans l'eau bouillante et les y laisserez bien cuire. Après la cuisson, vous les mettrez quelques minutes dans une passoire, puis vous les hacherez très menu ; et il ne vous restera plus qu'à les accommoder avec du beurre.

Il n'y a pas de plats de choux qui vaille un plat de radis cuits. Cependant c'est un mets presque inconnu et qui ne coûte pas cher.

### VAPEUR RENVERSEE

— Je suis l'homme le plus malheureux du monde. Ma femme est pleine de nerfs !

— Diable !

— A la moindre envie non satisfaite, ce sont des scènes, et la voilà partie d'un train d'enfer.

— Et ça dure ?

— Jusqu'à ce que j'aie cédé.

— Alors, elle s'arrête ?

— Subitement. Elle renverse ses vapeurs.

## PAUVRE VIEILLESSE



LE BILAN DU MOIS APPELÉ LE MOIS DES FÊTES.

## MAL ASSORTIS

*Mabel.*—Enfin, cette pauvre Hortense est mariée ! Est-elle heureuse ?

*Julie.*—J'en doute fort. Elle n'a eu que des présents insignifiants.

## LA FAUTE DE L'AUTRE

*Le Recorder.*—Ainsi, vous voilà encore. Combien ça fait-il de fois que vous allez en prison ?

*Le prisonnier.*—Dix fois, Votre Honneur, mais ce n'est pas de ma faute.

*Le Recorder.*—La faute de qui donc ?

*Le prisonnier.*—La vôtre, Votre Honneur. Au lieu de m'y envoyer une bonne fois pour dix ans, vous m'y envoyez toujours pour un an seulement.

## RIEN QU'UN

*Monsieur prétentieux,* (au garçon de théâtre).

—Ce sont les trois sièges du bout, n'est-ce pas ?

*Le garçon,* (avec dignité).—Il n'y en a qu'un, monsieur, qui soit le bout.

## DE LA PURE ARITHMETIQUE

*Finemouche.*—Si je te prouve que tes deux chevaux en valent trois, m'en donnes-tu un ?

*Finaud.*—Oui, tout de suite.

*Finemouche.*—Eh bien ! Ton noir, ça fait un, ton rouge en fait deux. Deux et un font trois. Lequel veux-tu me donner ?

*Finaud.*—Prend le troisième, j'y suis moins accoutumé qu'aux autres.

## GO SLOW

*Alfred.*—Comment vas tu ?

*Joseph.*—Très bien.

*Alfred.*—Qu'est-ce que tu deviens ?

*Joseph.*—Toujours la même chose.

*Alfred.*—Qu'est-ce que tu fais ?

*Joseph.*—Rien.

*Alfred.*—N'en abuse pas ! Ménages-toi.

## AMENITES FEMININES

*Zulema.*—Zélie est souffrante.

*Josephine.*—Vraiment ?

*Zulema.*—Elle ne peut plus mettre un pied devant l'autre.

*Josephine.*—C'est si loin !

## SUSPENSION DES ATAXIQUES

Il est arrivé à tous nos lecteurs de rencontrer des hommes, souvent jeunes encore, appuyés d'une main sur une canne et jetant les jambes en dehors pour marcher, avançant en titubant et en *fauchant*. Peut-être avez-vous cru ces malheureux en état d'ébriété ou au moins atteints de de tics nerveux.

C'étaient simplement des ataxiques.

L'ataxie locomotrice est une maladie de la moelle épinière, chronique et presque toujours progressive ; en dehors de l'incoination des mouvements volontaires, elle est caractérisée par certaines paralysies isolées et des douleurs *fulgurantes*, qui, rapides comme un éclair ou comme une décharge électrique, reviennent par crises et peuvent se présenter dans toutes les régions du corps.

Un médecin russe, le docteur Motchoukowsky, d'Odessa, a proposé, en 1883, un mode de traitement qui a pour le moins l'avantage de n'être pas ordinaire.

Décrite par Duchêne en 1858, l'ataxie a été, depuis, l'objet de nombreux travaux ; mais si on la connaît mieux dans quelques-uns de ses symptômes, si on sait mieux la diagnostiquer, et surtout si son anatomie pathologique est devenue plus claire, sa thérapeutique n'a pas fait de grands progrès.

Il signalait de nombreuses guérisons, mais son travail passa inaperçu. On vient de faire à la Salpêtrière, depuis le mois d'octobre, quelques recherches de contrôle sur sa méthode. Elles paraissent assez encourageantes. M. Charcot en a exposé les résultats dans une leçon clinique qui a eu un grand retentissement.

Le traitement consiste en des séances de suspension durant quelques minutes et répétées tous les deux jours.

La pendaison a pour résultat d'étirer en quelque sorte la moelle : c'est une elongation du faisceau nerveux.

Notre gravure donnera, mieux que toute explication, l'idée de l'appareil qui est utilisé actuellement à la Salpêtrière.

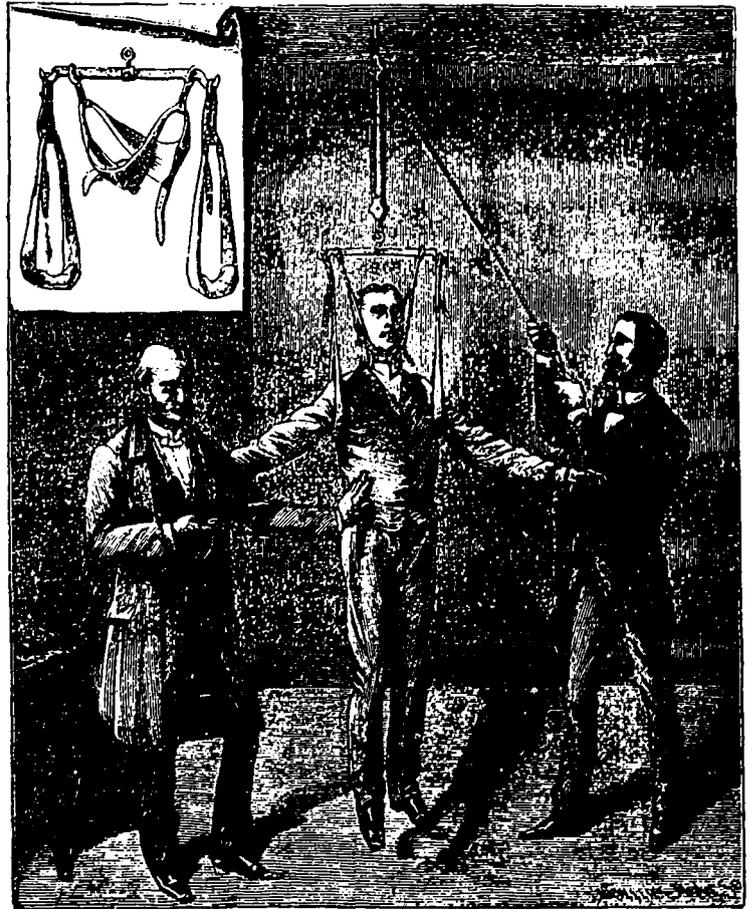
L'appareil étant en place et bien disposé, le médecin commande de tirer sur la corde doucement et progressivement, afin d'éviter une élévation trop brusque et pour habituer les muscles du cou à la traction qu'ils vont supporter. Le malade a quitté le sol de telle façon que la pointe des pieds renversée en bas ne puisse le rencontrer. L'opérateur le soutient légèrement, de manière à empêcher qu'il oscille, en même temps qu'il fixe les yeux sur une montre à secondes pour mesurer la durée de la séance. Pendant que le patient est ainsi suspendu, il lui commande, de temps en temps, de lever les bras doucement et verticalement, de façon à rendre, si cette pratique est tolérée, la suspension et la traction encore plus effectives. Les séances ne doivent pas durer plus de trois à quatre minutes et doivent être renouvelées tous les deux jours. Jusqu'aux dernières informations, le traitement que nous venons d'indiquer avait été essayé, sous la direction des médecins de la Salpêtrière, sur quarante malades. L'ensemble des résultats obtenus est satisfaisant et, s'il n'a pas toujours réussi, il peut, dit M. Charcot, être institué avec confiance, car il lui a toujours paru, lorsqu'il est convenablement appliqué, être totalement inoffensif.

## APRES LE DEJEUNER DE NOCES



*L'heureux époux.*—Es-tu contente d'avoir un frère de plus ?

*La petite Georgine.*—Ah ! oui ! Comme nous le disait maman hier soir, c'était la dernière chance de Lucie. Pas de danger qu'elle la manquât.



LA SUSPENSION DES ATAXIQUES

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIÈME PARTIE

X

(Suite.)

Derrière l'autel, il remarqua un tableau peint sur le bois. Ce tableau devait être mobile ; oui, mais quel était le secret qui le mettait en mouvement ? Une journée ne lui suffirait peut-être pas pour le trouver ; et Jeanne se mourait !... De Morvan monta sur un banc et se mit à lacérer la peinture à coups de poignard ; partout la lame rencontra une épaisse et dure couche de bois ; nulle part le panneau attaqué ne rendit un son creux ou douteux.

—Alain, cria de Morvan, cours vite à Carthagène et reviens avec des haches... Vite ! Alain, hâte-toi ! chaque minute de retard est une année que tu retranches de l'existence de Jeanne.

Le Bas-Breton ne comprenait rien à la conduite de son maître ! mais, habitué à lui obéir, il partit aussitôt.

Pendant les trois quarts d'heure que dura l'absence de son serviteur, le jeune homme, en proie à un désespoir affreux, ne cessa de faire retentir les voûtes sonores de la chapelle du nom de sa bien-aimée ; l'écho répondit seul à sa voix.

La tête en feu, le cœur agité à ne pouvoir plus respirer, de Morvan dut, à plusieurs reprises, se jeter sur les dalles froides et humides de l'église. Si l'absence de son serviteur se fût prolongée seulement de quelques minutes, il serait devenu fou.

Enfin Alain revint ; de Morvan se précipita à sa rencontre, lui arracha une des haches qu'il rapportait, et, s'élançant vers le tableau, il se mit à l'attaquer avec fureur.

Cette fois, un succès complet couronna sa tentative : la boiserie tomba en éclats et lui livra passage. Quelques moments plus tard, de Morvan se trouvait, suivi d'Alain qui tremblait de tous ses membres, dans l'étroit corridor qui longeait les *in pace* du couvent.

Quoique aveuglé d'abord par le épais ténèbres amoncelées dans cet horrible séjour, de Morvan n'en commença pas moins aussitôt ses recherches. Tandis que ses mains tâtonnaient les murs, sa voix appelait Fleur-des-Bois.

Bientôt un gémissement plaintif arriva jusqu'à lui. De Morvan fit silence ; le gémissement se répéta. Alain sentit une sueur froide perler sur son front, et il se mit à exécuter de nombreux et rapides signes de croix. La peur seule l'empêchait de prendre la fuite : il s'attendait à voir apparaître Satan en personne ; il était anéanti.

—Ah ! ma bonne sainte Anne d'Auray, murmura-t-il, nous nous connaissons, vous et moi, depuis si longtemps, que j'ai cru pouvoir me permettre de plaisanter un moment avec vous !... Ce n'est pas sérieusement que je vous ai parlé de chandeliers de cuivre... Mon intention a toujours été de vous les donner en argent !... Éloignez le diable, je vous en conjure, et faites-moi sortir vivant d'ici !...

Guidé par les gémissements qu'il entendait, et commençant à l'habituer à l'obscurité, de Morvan arriva promptement à la

porte du cachot où Fleur-des-Bois, enfermée, se mourait. Quoique cette porte, doublée de lames de fer, offrit une grande résistance et présentât un sérieux obstacle, le jeune homme en vint, sinon facilement, au moins promptement à bout. Au dixième coup de hache frappé sur la serrure, elle céda et tourna sur ses gonds.

À la lueur blafarde et sinistre qui éclairait le cachot, de Morvan aperçut un affreux spectacle : Nativa et Jeanne étendues à côté l'une de l'autre sur le sol, et ne donnant plus aucun signe de vie.

Un instant atterré, de Morvan s'élança vers Fleur-des-Bois, et la serrant contre sa poitrine :

—Jeanne, ma sœur bien-aimée, ma maîtresse adorée ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, ne m'entends-tu pas !... C'est moi, de Morvan... ton chevalier Louis, qui te parle !... Je suis arrivé trop tard !... elle est morte ! dit-il d'une voix sourde et après une légère pause ; son cœur a cessé de battre !... Fleur-des-Bois, si je n'ai pu te sauver, je saurai au moins te suivre !... Que ce dernier baiser soit le gage de nos fiançailles. Je te rejoins au ciel !

De Morvan, un bras passé autour de la taille de la pauvre enfant, de l'autre il prit la tête et la couvrit de baisers désespérés et ardents ! Toute la passion qui depuis si longtemps le torturait, débordait à cette heure suprême.

Au contact frénétique du chevalier, une légère rougeur monta aux joues de Jeanne ! L'amour, victorieux là où la nature avait été vaincue, arrachait une victime à la mort !

—Elle respire... elle revient à elle !... Alain ! aide-moi !... transportons Fleur-des-Bois au soleil ! s'écria de Morvan, en proie à l'émotion la plus vive, à une joie délirante !

Puis, sans attendre la réponse de son serviteur, le jeune homme souleva doucement Jeanne, redescendit avec précaution, dans la chapelle et sortit du couvent.

—Mon Dieu ! que tu es pâle, ma bien-aimée, dit-il en déposant doucement la jeune fille sur le gazon, tu souffres ! que t'est-il arrivé ? Que faire pour te secourir ?

—M'est avis, répondit Alain en renfonçant, par deux vigoureux coups de poing, les larmes qui obscurcissaient sa vue, m'est avis que mademoiselle Jeanne, dans son cachot, n'avait pas la nourriture à discrétion... Elle se meurt de soif et de faim !... c'est sûr !...

Cette observation de son serviteur fit frémir de Morvan et lui expliqua le changement extraordinaire qui s'était opéré dans Fleur-des-Bois.

—Retourne à Carthagène, Alain, lui dit-il ; un brancard... de l'eau... des secours ; Mais va donc ! va donc !

Le Bas-Breton n'avait pas attendu cette ordre pour partir ; de Morvan parlait encore, qu'il était déjà à plus de deux cents pas de distance.

Le jeune homme, agenouillé auprès de Jeanne, soutenait la tête de la pauvre enfant et la contemplait avec une indicible expression de tendresse, lorsque Fleur-des-Bois souleva à moitié ses paupières, et, d'une voix à peine intelligible :

—Mon chevalier Louis, murmura-t-elle, pourquoi as-tu tardé aussi longtemps ? Je ne veux plus que tu partes ainsi seul pour la chasse. À présent, je t'accompagnerai toujours... Nativa a profité de ton absence pour venir me torturer... Elle est bien jolie, Nativa, mais elle est bien méchante... Ne l'écoute pas, mon chevalier Louis, ne la regarde pas... elle te rendrait malheureux !... Vois-tu, mon chevalier Louis, il n'y a sur la terre que Fleur-des-Bois qui t'aime, qui sache t'aimer.

J'ai eu tort de ne pas te faire plus tôt et

avec !... Pardonne-moi... ce n'est pas ma faute... ta présence me rend timide... je crains toujours que tu ne t'aperçoives de mon ignorance... et puis, mon chevalier, je croyais que tu comprenais mon silence, comme je lis, moi, dans ta pensée, Mon Dieu ! que je souffre ! pourtant tu es là, près de moi !... C'est Nativa qui m'a rendue malade... La fièvre me dévore... Mon chevalier, donne-moi à boire... de l'eau... de l'eau... ma poitrine est en feu !

Ce délire, qui révélait à de Morvan à quel point toutes les facultés de Jeanne étaient absorbées par l'amour qu'elle éprouvait pour lui, l'enivrait et le désespérait tout à la fois. La résolution inébranlable qu'il avait prise de ne pas survivre à Fleur-des-Bois apportait seule un peu de calme à son esprit.

De Morvan fut tout étonné de voir revenir Alain accompagné de plusieurs Frères-la-Côte.

Il ne se souvenait plus de l'avoir chargé d'aller chercher du secours.

Les flibustiers, à la vue de Jeanne mourante, montrèrent une sensibilité à laquelle on ne se serait pas certes attendu de leur part.

Au reste, la souffrance avait tellement idéalisé le délicieux visage de la pauvre enfant, qu'il était impossible de contempler, sans être attendri, sa céleste et touchante beauté !

Deux jours se passèrent sans que Fleur-des-Bois, transportée à Carthagène, reprit connaissance.

Inutile d'ajouter que de Morvan ne quitta pas pendant une seconde le chevet du lit de sa bien-aimée.

Un des médecins de l'escadre des flibustiers venait visiter Jeanne à chaque heure de la journée.

Le matin du troisième jour, le praticien annonça que tout danger avait disparu ; une heure plus tard, Jeanne, en se réveillant d'un long et paisible sommeil, reconnut le chevalier !

Il faut renoncer à peindre cette scène : le langage humain est si pauvre en comparaison de celui du cœur !...

Le cinquième jour qui suivit celui de sa sortie de l'*in pace*, Fleur-des-Bois se trouva assez forte pour se lever pendant une heure.

Ce fut alors qu'elle raconta à de Morvan les événements qui s'étaient passés, et dont elle avait failli être victime.

Pendant que de Morvan restait auprès de Jeanne, une grande fermentation régnait parmi les flibustiers qui occupaient la ville de Carthagène.

Décimés par l'épidémie, qui, d'heure en heure, augmentait de violence, découragés par l'abandon si inconcevable et si inexplicable de leur nouveau chef, Laurent, qui avait disparu avec trente des membres les plus influents de l'association, les Frères-la-Côte commençaient à parler de leur départ de Carthagène.

Laurent, naguère si populaire, était maintenant accusé de trahison. Ce n'eût pas été sans danger pour sa vie qu'il se serait présenté devant ses anciens subordonnés.

Sur ces entrefaites, une nouvelle des plus alarmantes, apportée par un navire flibustier arrivé de la Jamaïque, vint mettre le comble au découragement qu'éprouvaient les vainqueurs de Carthagène.

Une flotte anglaise, comptant quarante voiles, englait vers la ville espagnole pour l'attaquer.

L'attente n'était pas possible : il fallait, à toute force, sortir de cette dangereuse position.

Les flibustiers, tumultueusement réunis, résolurent de partir au plus vite !

À peine cette résolution prise, elle fut exécutée. L'embarquement s'opéra même avec

une telle précipitation que l'escadre mit à la mer ayant seulement pour quatre jours de provisions, de vivres et d'eau : chaque homme devait être réduit à un quart de ration.

— Que Dieu permette que nous arrivions à Saint-Domingue, dit de Morvan à Fleur-des-Bois, et je te jure, ma bien-aimée, que jamais plus je n'essaierai de tenter la fortune de la mer !... Les horreurs commises à Carthagène, et dont j'ai été le témoin, m'ont dégoûté pour toujours de la flibuste !... Posséder de l'or arrosé de larmes et taché de sang, ce n'est pas être riche !... C'est être voleur !...

A peine l'escadre était-elle sortie de la rade de Carthagène, qu'elle fut assaillie par une épouvantable tempête qui dura cinq jours.

Les équipages, considérablement amoindris par la maladie, n'étaient plus assez nombreux pour fournir aux besoins de la manœuvre ; aussi l'ouragan, mal combattu, produisit d'affreux ravages.

Le navire nègre le *Cap* sombra ; trois autres furent complètement désemparés ; tous reçurent de graves avaries.

La tempête grondait encore quand l'on aperçut la flotte anglaise.

— Ah ! dit tristement de Morvan, si Montbars était avec nous, rien ne serait désespéré ! Pauvre Montbars, qu'est-il devenu ?

Le chef de la flibuste courait en ce moment le plus grand danger auquel il eut été jamais exposé.

## XI

Contrarié par les vents, et atteint au large par la tempête qui avait assailli les flibustiers à leur départ de Carthagène, le brigantin le *Cerf-Volant*, sur lequel se trouvaient Laurent et ses complices, était arrivé, après une navigation de douze jours, à la côte sud d'Hispaniola.

Au moment où commence ce récit, le beau Laurent et les trente flibustiers initiés qui l'accompagnaient, achevaient de pénétrer dans l'Asile.

— Frères-la-Côte, leur dit Laurent, nous n'avons pas une minute à perdre. Que notre activité soit à la hauteur des circonstances ! Peut-être bien Montbars s'est-il mis à notre poursuite ; peut-être avant une heure viendra-t-il nous attaquer à la tête d'une troupe d'esclaves.

Une fois nos trésors en sûreté à bord du *Cerf-Volant*, car les richesses que renferme l'Asile sont bien les nôtres, nous les avons payées au prix de notre sang et conquises à la pointe de notre épée ; une fois, dis-je, nos trésors en sûreté, peu nous importe la colère de Montbars ; nous aurons les mains libres pour le combattre. Frères-la-Côte, vous savez mes intentions... L'acte que nous accomplissons n'est pas un acte de spoliation, mais bien d'indépendance !

Tant que Montbars a paru n'avoir en vue que la prospérité de la flibuste, nous lui avons obéi avec un dévouement sans égal ; aujourd'hui qu'il veut faire servir à son ambition personnelle les ressources qu'il doit à nos seuls efforts, nous serions des lâches et des indignes si nous nous courbions devant son despotisme ! Les mers du Sud n'ont pas été explorées, la côte espagnole que baigne l'océan Pacifique est couverte de villes florissantes, qui regorgent d'or.

L'avenir qui s'ouvre devant nous est immense ! Avec les millions que renferme l'Asile et les braves compagnons qu'il nous sera facile de recruter dans les Antilles, à la Jamaïque, à Cuba, nous nous verrons bientôt à la tête d'une flotte et d'une armée formidables !... La flibuste, un moment menacée par l'insigne trahison et la coupable ambition de Montbars, renaîtra plus belle et plus bril-

lante que jamais !... Frères-la-Côte, vivent l'or et la liberté !... Au trésor ! au trésor !...

Les complices de Laurent accueillirent avec des cris d'enthousiasme les paroles du Frère-la-Côte ; puis, agitant les torches dont ils étaient armés, il répétèrent en s'élançant à sa suite : " Au trésor ! au trésor ! "

L'endroit choisi jadis par les initiés pour déposer les fonds de l'association était situé à plus d'un quart de lieue de l'entrée de la grotte : il fallait, pour y arriver, traverser d'inextricables passages, de profonds précipices, d'étroits sentiers.

La troupe des bandits mit plus d'une heure à franchir cette distance.

Enfin un hurrah de joie frénétique annonça leur arrivée.

— Amis, s'écria Laurent, à vous l'honneur de passer les premiers : je veux, en restant le dernier, inaugurer l'ère de la parfaite égalité qui désormais régnera entre nous ! Que l'on brise les serrures !...

Une épaisse porte de fer, attachée avec un art extrême au rocher, fermait l'entrée du passage conduisant à la vaste excavation souterraine qui contenait la riche réserve de l'association.

— Cela va nous prendre beaucoup de temps, dit un des initiés : si nous avons plutôt recours à la mine ? Un pétard bien employé ferait l'affaire.

— Non, s'écria Laurent, l'explosion pourrait occasionner un dangereux éboulement ! Une hache !... que l'on me donne une hache ! Merci !...

Laurent leva le bras, sa hache s'abattit en sifflant sur la serrure !... O surprise ! la porte roula sur ses gonds !

— Voilà qui est d'un bon présage, s'écria le flibustier : au pillage ! mes amis, au pillage !

Les Frères-la-Côte, excités par ce mot magique, se précipitèrent avec le même élan que s'il se fût agi de monter à l'assaut d'une forteresse.

Le beau Laurent, s'effaçant contre une des parois du rocher, laissa passer devant lui ses complices ; un sourire sardonique entr'ouvrait ses lèvres minces.

— A présent, je les tiens, ils m'appartiennent ! murmura-t-il. Vautrez-vous dans l'or, bêtes brutes, stupides et féroces !... Roulez-vous de joie sur des morceaux d'onces, de piastres et de ligots !... Profitez bien de ce premier et dernier quart d'heure de liberté que je vous accorde... Bientôt vous connaîtrez à qui vous avez affaire... Ces imbéciles, mes égaux ! allons done ! Si Montbars ne s'était pas montré si loyal, que dis-je, si faible, pas un d'eux n'aurait jamais songé à le trahir. Mais quel silence !... Malédiction !... Montbars m'aurait-il deviné... aurait-il pris des précautions à l'avance et fait disparaître le trésor ?

Laurent, agité par un sinistre pressentiment, s'élança à son tour dans la vaste excavation désignée sous le nom de la *Salle du Trésor*.

Le spectacle qui frappa alors la vue du flibustier fut tellement étrange, qu'un instant il resta atterré.

Montbars, la tête orgueilleusement rejetée en arrière, les bras croisés, arrêtait les Frères-la-Côte par la seule puissance de son regard.

Bientôt il prit la parole.

— Frères-la-Côte, dit-il, il vous faudra bien des années de dévouement et de gloire pour effacer ce moment d'égarement et d'erreur. Vous vous taisez, vous rougissez de votre insigne trahison, de votre hideuse ingratitude ! C'est bien. Je vois que vous comprenez l'énormité de votre faute, que tout sentiment de loyauté n'est pas éteint en vous. Peut-

être, s'il est durable, vous tiendrais-je compte de votre repentir ; mais il faut un exemple. Que l'on m'amène le lâche qui, par son insigne perfidie, vous a conduits à l'oubli de vos serments. Que l'on arrête Laurent !

Au ton d'assurance et d'autorité avec lequel Montbars prononça ces paroles, les flibustiers hésitèrent. Frappés de terreur par l'apparition si inattendue de leur chef, ils étaient près de lui obéir, lorsque la voix de Laurent vint leur rendre le courage.

— Amis ! s'écria-t-il blême de fureur, tombez donc à genoux devant votre maître ! peut-être vous fera-t-il grâce. O trop heureux esclaves ! couvrez ses mains de larmes ! embrassez la trace de ses pas !... Oui, il faut un exemple. Frères-la-Côte, mort au tyran ! mort à Montbars !

Laurent, joignant l'exemple à la parole, mit l'épée à la main et s'élança sur le chef de la flibuste. Ses complices, rendus plus féroces encore par la faiblesse qu'ils avisent d'abord montrée, l'imitèrent en poussant des cris furieux.

Alors se passa une de ces scènes de violence sans nom, que la plume ne peut reproduire et dont un habile pinceau même ne saurait donner qu'une faible idée.

Montbars, par un geste rapide comme la pensée, avait tiré du fourreau le large coutelas suspendu à sa ceinture ; puis, au lieu de se tenir sur la défensive, il s'était précipité au-devant des Frères-la-Côte.

Pendant près de dix minutes, ce fut un horrible carnage : des cris d'imprécation et de douleur, des respirations oppressées et haletantes, des râles de mourants.

La plupart des torches ayant été éteintes, une obscurité presque complète régnait dans la salle du trésor. Incapables de diriger leurs coups avec certitude, les flibustiers neutralisaient eux-mêmes leurs efforts.

De temps en temps, une voix métallique et vibrante, répétée par les échos du souterrain, la voix de Montbars, se faisait entendre. Lâches, assassins et voleurs !... disait-il ; et à chacune de ces paroles son coutelas abattait un flibustier.

Cette lutte si inégale, si disproportionnée, ne pouvait se prolonger davantage ; un événement des plus vulgaires y mit un terme : le coutelas de Montbars se brisa près de la poignée. Le chef de la flibuste, se baissant la lame, trébucha sur un cadavre et tomba par terre. Il fut aussitôt saisi et garotté.

Pas un des Frères-la-Côte ne se sentit le courage de frapper ce redoutable et héroïque ennemi que la fatalité avait seule vaincue ; les bandits, malgré l'excitation du combat, avaient honte de leur victoire. Les torches rallumées, le calme rétabli, les flibustiers aperçurent, avec un sentiment d'admiration réelle, quinze cadavres étendus sur le sol.

Un silence solennel régnait dans le souterrain. Montbars fut le premier qui le rompit.

— Ah ! si mon coutelas ne s'était pas brisé, s'écria-t-il en frémissant de colère, pas un de vous, misérables ! n'aurait survécu à son crime ! Un lion succomber sous les efforts d'une meute de chiens... Comment mettre en doute la volonté de la Providence ! Finissons-en, la vie m'est à charge. Avez-vous peur de me frapper en face ? Voyons... je suis attaché et dans l'impossibilité de me défendre ; vous n'avez rien à craindre... qui vous retient de m'assassiner ?

Laurent s'avança, et se plaçant à deux pas devant Montbars :

— Au nom du pouvoir dont vous m'avez momentanément investi à Carthagène, et que je serai heureux de rendre dès que vous n'aurez plus besoin de moi, je déclare Montbars traître à la flibuste, et, comme tel, je le con-

damne à être passé sur-le-champ par les armes.

A cette inique et terrible sentence, Montbars sourit d'un air satisfait !

— Ah ! dit-il tranquillement, voilà ce que je voulais ! Au moins, je ne succomberai pas sans vengeance ! . . .

Ces paroles furent prononcées avec une telle conviction, que les Frères-la-Côte portèrent instinctivement la main à leurs armes ; ils crurent un instant que Montbars s'était débarrassé de ses liens et allait recommencer la lutte.

L'ancien boucanier sourit, et d'un air plein d'une méprisante pitié :

— Rassurez-vous, braves compagnons de Laurent, reprit-il, vos courroies de cuir sont solidement attachées ; elles entrent dans mes chairs. Ma vengeance n'est pas ce que vous pensez : pour l'accomplir, je n'ai nullement besoin de ma liberté ; il me suffit de garder le silence ; ma mort vous coûtera plus de dix millions !

Ces mots de dix millions produisirent un effet mou sur les flibustiers.

— De quels millions parles-tu, Montbars ? lui demanda l'un d'eux.

— D'un trésor dont moi seul connais l'existence, que ma mort laissera aux entrailles de la terre, et que nul œil humain ne verra jamais !

— Dix millions que tu avais volés à la flibuste ! s'écria Laurent. Eh bien ! je jure Dieu et le diable, qu'en dépit de toi, je saurais bien avoir cet or... Ecoute, Montbars, poursuivit Laurent avec violence, car il venait de trouver une excellente occasion d'augmenter sa popularité auprès de ses complices, tu devais être passé par les armes, eh bien ! je modifie ma sentence. Si tu refuses de nous restituer les dix millions que tu nous a volés, je répète le mot, nous t'appliquerons la torture, puis tu seras ensuite pendu haut et court.

— Moi pendu haut et court comme un vil criminel ? s'écria de Montbars avec émotion, c'est impossible ! Mes amis, mes frères ! supposez-moi aussi coupable que vous voudrez, je n'en suis pas moins l'homme qui pendant vingt ans vous a conduits à la victoire ! Il y a des souvenirs qui ne s'oublient pas.

— Alors parle ! dirent les flibustiers, qui depuis qu'il s'agissait de dix millions n'éprouvaient plus aucune pitié pour leur ancien et noble chef.

— Si je me tais, vous exécuterez votre menace ? . . .

— Oui... oui... nous l'exécuterons ! . . .

Montbars parut réfléchir, puis d'une voix calme et assurée :

— J'ai eu tort de parler, dit-il ; enfin, puisque la faute est commise, je dois en supporter les conséquences. Frères-la-Côte, voici mon dernier mot, ma dernière concession. Vous me connaissez assez pour savoir que je suis inébranlable dans mes résolutions. Je consens, puisqu'il le faut, à révéler la cachette qui renferme ces dix millions ; mais je n'aurai affaire qu'à Laurent... à Laurent seul ! Je vous méprise trop pour daigner entrer en explications avec vous... Retirez-vous ! Oh ! vous n'avez rien à craindre... Voyez... je suis bien attaché... Après tout, si tu as peur, Laurent, de rester seul avec moi ! . . .

— Mes amis, interrompit Laurent en s'adressant aux flibustiers, pour la dernière fois obéissez à Montbars... éloignez-vous !

Bientôt Laurent et de Montbars se trouvèrent sans témoin dans la vaste salle du Trésor : le premier des deux flibustiers avait l'air inquiet ; un imperceptible sourire de triomphe et de contentement passa, fugitif, comme l'éclair, sur les lèvres du second.

## XII

Ce fut Montbars qui le premier prit la parole.

— Sais-tu bien, Laurent, dit-il, que si un étranger à la scène qui vient de se passer nous voyait, toi et moi, en ce moment-ci, il se tromperait grossièrement sur nos positions respectives. A ta pâleur, au tremblement convulsif de tes lèvres, à ton air inquiet et embarrassé, il te prendrait pour un coupable comparaissant devant son juge, et non pour un vainqueur en présence de sa victime.

— Puisque nous sommes seuls, répondit Laurent, à quoi bon feindre !... Oui, tu dis vrai, Montbars ! Moi, Laurent, qui jamais encore n'ai connu le remords, qui jamais n'ai hésité à renverser et à fouler aux pieds tout obstacle s'opposant à mes désirs, je me sens mal à l'aise devant ta défaite !... Puisse cet hommage rendu à ta force atténuer l'horreur de ta dernière heure ! Si tu avais été un ennemi ordinaire, je n'aurais pas agi ainsi que je l'ai fait ; je t'aurais loyalement combattu armes égales, en plein soleil. Il m'a fallu la conscience de mon infériorité vis-à-vis de toi pour me résoudre à recourir à la ruse, à la trahison. Cet aveu, Montbars, te dit assez que je serai impitoyable, que tu n'as plus rien à attendre de moi. Ne prolonge pas inutilement ta douloureuse agnie, tu n'y gagnerais rien... Où sont ces dix millions qui doivent te sauver de la potence ?

— Laurent, répondit tranquillement Montbars, je te remercie de ton aveu ; il te grandit à mes yeux, il me donne l'espoir que tu sauras dignement me remplacer... et que la splendeur de la flibuste ne s'obscurcira pas entre tes mains. A ton tour, tu souris d'un air de pitié. Que veux-tu ! Chaque homme a ses faiblesses. La puissance de cette même flibuste qui m'assassine si lâchement aujourd'hui, a été le rêve de toute ma vie, le but de tous mes efforts... Il m'est doux de penser que mon œuvre bien-aimée ne souffrira pas de ma mort.

— Je regrette de t'arracher violemment ta dernière illusion, interrompit Laurent, tu te trompes grossièrement à mon égard ! Je ne vois dans la flibuste qu'un instrument à mon ambition, pas autre chose ! La monstrueuse ingratitude que ces bandits montrent envers toi, à qui ils doivent tant, n'est pas faite pour m'inspirer l'abnégation et le dévouement !... Réjouis-toi, Montbars, du mépris qu'ils m'inspirent... car il assure ta vengeance... Mais terminons : Voyons, ces dix millions ! où sont-ils ? Il me les faut ! . . .

— Ces dix millions, que tu n'aurais jamais trouvés, sont, pour ainsi dire, à portée de ta main.

— Où cela ? parle vite, s'écria Laurent, dont les yeux brillèrent d'une joie égoïste.

— Retire cette pile de lingots d'argent appuyée contre les parois du rocher, continua Montbars. C'est cela... Très-bien ! A présent, passe ton bras dans cette excavation étroite. Tu hésites ? Crains-tu un piège ? Non, l'orgueil l'emporte. Appuie sur un bouton de métal qui se détache sur le roc poli. Là ! . . . voici une porte qui joue sur ses gonds et nous présente un passage !... Oh ! ce n'est pas tout, un peu de patience ! Que diable ! ces dix millions méritaient bien les quelques précautions que j'avais prises... Entre dans ce réduit, dont tu n'as jamais soupçonné l'existence : l'antichambre de la salle où reposent les millions.

Laurent resta immobile.

— Montbars, répondit-il, ta position est si désespérée, les moyens que j'ai dû employer pour venir à bout de toi autorisent de ta part de telles représailles, que je ne saurais me montrer trop prudent, trop circonspect ! Un pressentiment m'avertit que tu poursuis

un plan de vengeance... Il faudrait être aveugle ou insensé pour croire qu'un homme comme toi marchera au supplice en victime résignée... Je n'ai que faire d'entrer le premier dans cette grotte, dissimulée à tous les yeux avec tant d'adresse : des explications détaillées et explicites me suffiront ! . . .

A ces paroles de son ennemi, Montbars éclata de rire.

Rien ne saurait donner une idée de l'expression de mépris qui se peignit sur son visage.

— Oui, Laurent, tu ne te trompes pas, s'écria-t-il, je voulais me venger, et grâce à Dieu, j'ai réussi !... Rappelle tes complices, que je leur montre leur jeune chef pâle et tremblant devant le vieux lion muselé et réduit à l'impuissance ! Tu seras déshonoré ! et qui sait si, se repentant, à la vue de ta lâcheté, de leur crime, tes complices ne reconnaîtront pas leur faute et ne tomberont pas à mes genoux ! Comment se peut-il, Laurent, que l'enivrement des grandeurs t'ait rendu si honteusement pusillanime, toi jusqu'à ce jour si audacieux ? Tiens, je te pardonne !... Je suis honteux ! Ta bassesse me comble de joie ! . . . Frères-la-Côte ! Frères-la-Côte ! accourez, poursuivit Montbars en élevant la voix, venez rassurer votre chef tremblant et éperdu ! Ah ! ah ! ah ! que tu fais donc une sottise figure, ami Laurent !... Frères-la-Côte ! des cordiaux, de l'eau fraîche... des secours !... Voici le terrible Laurent qui tombe en faiblesse !

A cette sanglante insulte, Laurent pâlit et rougit coup sur coup ; puis s'avançant vers Montbars et lui appliquant la main sur la bouche :

— Tais-toi, lui dit-il les dents serrées et d'une voix stridente, tais-toi, je suis prêt à te suivre !... montre-moi le chemin.

— Remets-toi, mon pauvre Laurent, reprit Montbars, tes jambes sont toutes tremblantes, ton cœur bat avec une telle violence que je l'entends rebondir dans ta poitrine. Appuie-toi sur moi... Ce pauvre Laurent, a-t-il donc eu peur !

Le flibustier porta la main à son poignard, mais la pensée des dix millions l'empêcha d'accomplir son sanglant projet. Tuer Montbars avant de connaître son secret, c'eût été se perdre à tout jamais auprès des Frères-la-Côte.

Il se contenta de s'assurer par un rapide coup d'œil que son ennemi était toujours solidement garotté ; puis, frappant sur son pourpoint afin d'être sûr que de Montbars ne portait aucune arme cachée sur lui.

— Passe le premier, lui dit-il durement.

Montbars se hâta d'obéir.

Il régnait une telle obscurité dans le nouveau réduit où les deux flibustiers pénétrèrent que Laurent, malgré la torche qu'il portait, resta un instant aveuglé par la densité des ténèbres.

— Ma foi, dit Montbars, en y réfléchissant froidement, je ne suis pas trop fâché de mourir... Je me faisais vieux... Pour m'être tant soit peu esrimé tout à l'heure, ne me sens-je pas accablé de fatigue ?... Laisse-moi m'asseoir, Laurent ; de cette façon tu seras encore plus tranquille.

Le flibustier, sans attendre l'assentiment de son geôlier, se laissa tomber par terre, et s'appuyant le dos contre le rocher :

— Là ! voilà qui est fait, reprit-il d'un ton joyeux. A présent, mon audacieux vainqueur, causons tout à notre aise.

Laurent crut entendre comme le bruit sec et vibrant tout à la fois d'une corde violemment cassée ; puis, avant qu'il eût le temps de s'assurer du fait, Montbars s'écria :

— Un geste, un mouvement, et tu es un homme mort.

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS**

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LAXOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de toutes mes prescriptions pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, extraites aux moyens des procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinement de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents, collèges et institutions de bienfaisance.



**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$100.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 24 Fév. Après-Midi et Soirée.

LA COMPAGNIE DRAMATIQUE DE

**GRAY & STEPHEN**

LUNDI, MARDI ET MERCREDI, APRES-MIDI ET SOIRÉE,

**THE OLD OAKEN BUCKET**

JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI, APRES-MIDI ET SOIRÉE,

**THE NEW SAVED FROM THE STORM**

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Darling Hasson.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Février

**16,257 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.

**AGENTS DEMANDES PARTOUT**

**PRIX DE VENTE, \$4.98 SIMPLE FREE**

Cette montre vend d'ordinaire \$15.00. Tous les jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos frais d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici à 60 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée et a un boîtier en Silver et est de 4 oz. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous ne faisons rien de ce genre, mais cela nous aide à vendre nos montres en or et en doublé, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: **A. C. ROEBUCK & CO., 87 & 89 Adelaide St. East, Toronto, Canada.** Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de nous nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**EUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTIES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

**A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS**

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York.